

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La Voix de nos Evêques : Lettre pastorale de S. Em. le Cardinal Van Roey
 Vingt-cinq ans d'Afrique : de la préhistoire à l'auto
 Gil Robles
 En quelques lignes...
 L'âme d'un saint laïque : Frédéric Ozanam
 La crise

Mgr J. SCHYRGENS
 André DEMAISON
 Giovanni HOYOIS
 * * *
 F. MÉJÉCAZE
 Edgard de VIGAN

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le Bréviaire aux laïcs, Mgr J. Schyrgens.

La Voix de nos Evêques

Lettre Pastorale de S. Em. le Cardinal Van Roey

La Lettre pastorale que S. Em. le Cardinal-Archevêque de Malines et Primat de Belgique adresse cette année au clergé et aux fidèles de son diocèse, à l'occasion du Carême, s'annonce sous ce titre : *Considérations sur l'Eglise catholique*. Elle ne manquera pas, croyons-nous, d'obtenir un grand retentissement et de produire une profonde impression. Elle répond, en effet, aux nécessités de l'heure présente, elle apporte la solution à des questions troublantes, elle renferme des rappels de principes et des leçons qui frapperont tous les esprits par leur élévation, leur justesse et leur opportunité.

Au début, le Cardinal pose devant nous le fait gigantesque et de l'existence dix-neuf fois séculaire de l'Eglise catholique et de sa vitalité toujours prodigieusement expansive... On peut l'aimer ou la haïr, celle qui est l'étendard levé sur les nations : l'ignorer, impossible... Au sein du monde contemporain que des inventions de plus en plus merveilleuses ne cessent de transformer, elle reste la Puissance religieuse incompatible; elle apparaît à tous, amis ou ennemis, comme « le centre spirituel de l'humanité ». Elle maintient, elle consolide, elle étend chaque jour ses positions. Elle est telle en Belgique où elle garde son influence, où elle anime de son souffle apostolique une jeunesse toujours plus nombreuse, éprise d'un grand idéal et travaillant inlassablement à sa réalisation. Ici se place une distinction d'une importance capitale et qui libérera beaucoup d'esprits d'une anxieuse préoccupation. Il ne faut pas tabler sur les chiffres électoraux pour évaluer les forces de l'Eglise, les statistiques politiques ne fournissent pas le recensement des âmes. L'Eglise catholique est une chose, le parti catholique belge en est une autre. Loin de le déprécier d'ailleurs, reconnaissant que son existence est commandée par le jeu de nos institutions parlementaires et l'évolution de la politique, le Cardinal lui rend un témoignage dont il peut s'enorgueillir : il a vaillamment défendu et victorieusement préservé des libertés sacrées. Il doit rester debout, compact, discipliné, quoi qu'en puisse penser une jeunesse trop prompte à s'illusionner, pour servir éventuellement de rempart inexpugnable aux droits essentiels de la conscience chrétienne et de l'Eglise. « Il serait insensé de laisser confisquer par les adversaires les ressources du Pouvoir au détriment d'intérêts supérieurs.

» Mais, enfin, quels que soient ses mérites, le Parti catholique belge ne peut être identifié avec l'Eglise catholique; il n'en est pas

même une émanation; dans son activité politique, il ne dépend d'elle en aucune façon; il constitue librement son programme économique, financier, militaire; aucune profession de foi n'est requise pour en faire partie. L'Eglise s'occupe d'intérêts tout autres : elle s'adresse aux âmes, elle s'efforce de leur montrer et de leur frayer le chemin du salut. Il est facile de s'apercevoir que le champ d'action qui s'ouvre à sa sollicitude n'a rien de commun avec les champs clos des luttes politiques. »

Ainsi une bonne fois dissipés les malentendus créés par ce qu'on a appelé le confusionnisme, souhaitons que cette parole autorisée de si haut fasse entendre deux vérités également importantes. La première : le Parti catholique n'est pas confessionnel, il ouvre ses rangs à tous les hommes d'ordre respectueux de la liberté. L'autre : l'Eglise catholique, n'étant pas inféodée à un parti, ne repose pas de son sein, pour des opinions purement politiques, mais appelle au contraire tous ses fils, croyants sincères et dociles.

C'est de cette Eglise ainsi comprise « de cet empire spirituel, constitué en dehors et au-dessus des groupements et des partis » que le Cardinal traite dans cette Lettre magistrale. Trois questions en font le partage : *Quelle est la mission de l'Eglise? Comment l'Eglise accomplit-elle son œuvre divine? Conséquemment, quels sont nos devoirs envers elle?*

* * *

I. La mission de l'Eglise dérive de son essence. Qu'est-elle donc? Une société, à la fois humaine et divine, visible et mystique, comprenant tous les hommes, de n'importe quelle nation ou de quel milieu, professant la même foi, participant aux mêmes sacrements, obéissant aux pasteurs légitimes par-dessus tous au Vicaire de Jésus-Christ, le Pape. Société hiérarchisée, organisée, composée d'hommes, sujette aux fluctuations et aux imperfections humaines, mais animée par la grâce qui est son âme, vivant d'une vie transcendante, la vie surnaturelle. Son organisation extérieure recouvre donc la société mystérieuse des âmes unies entre elles et au Christ par la grâce, vigne spirituelle dont les pampres sont vivifiés par la même sève, Christ continué, perpétué, universalisé, Corps mystique et plénitude de Celui qui est sa tête.

C'est à former, développer, perfectionner ce Corps qu'est ordonnée toute l'activité de l'Eglise.

De cette définition jaillit l'évidence de sa mission, hélas! si mal comprise par beaucoup. Cette mission est purement spirituelle. Elle opère sur le plan surnaturel. Elle ne s'occupe que des âmes. Son unique raison d'être, son unique ambition, sa mission propre qui la différencie de toute autre société: c'est de travailler au salut éternel des âmes, de les mettre en amitié avec Dieu, les éclairant par la foi, les faisant vivre par la grâce, pour les acheminer vers le Ciel; bref, elle continue l'œuvre rédemptrice et salvatrice du Christ.

Il apparaît donc clairement que, redevable de cette mission à l'humanité, elle l'embrasse tout entière dans son action, étant par définition société internationale, universelle, catholique. Faite pour tous, pour toutes les nationalités et toutes les races, faite à la taille de l'humanité, elle s'entend avec tous les peuples, s'accommode de tous les régimes, s'adapte à toutes les conditions humaines. République, monarchie, empire, dictature: que lui importe? Elle ne connaît que les âmes, elle s'incline devant le fait accompli. Elle a sacré le César moderne comme elle sacrait les rois; dès qu'un régime est périmé, elle s'en détache et demande le ralliement de ses fidèles au nouveau pouvoir établi et reconnu. Au demeurant, elle est le plus ferme soutien des États, le plus solide rempart du loyalisme civique, la plus haute école d'autorité et de respect.

De ces attitudes beaucoup se scandalisent, parce qu'il leur échappe que l'Église est exclusivement préposée aux intérêts religieux de l'humanité, qu'elle a « la responsabilité formidable des âmes », qu'à travers toutes les vicissitudes de la politique, aussi bien qu'à travers toutes les différenciations ethnologiques, l'Église doit aller aux âmes pour les conquérir à Dieu. Qu'ils y réfléchissent ceux-là qui voudraient lier l'Église aux formes passagères de la vie nationale: ils trouveront dans sa prodigieuse élasticité d'adaptation le secret de son immortelle jeunesse.

De ce lumineux et magnifique exposé de principes dont je me borne à retracer librement les grandes lignes, le Cardinal déduit des directives pratiques pour les prêtres et pour les laïques, leurs collaborateurs dans l'Action catholique. Toute l'activité pastorale qui se déploie dans le ministère et dans les œuvres doit être commandée et réglée par ce principe: la primauté du spirituel; et tendre vers ce but unique à poursuivre: le salut des âmes. « Ils se dévoueront aux œuvres qui, d'une façon ou d'une autre, servent l'apostolat, et ne s'occuperont que de celles-là. » Règle d'or. Quelles déceptions nous eût épargnées son observation? Et de même, aux apôtres de l'Action catholique, le Souverain Pontife, qui en est l'infatigable promoteur, n'assigne d'autre fin que « l'accroissement de la foi et l'amendement chrétien des mœurs ». Les entraînant à persévérer dans cette voie, le Cardinal vante l'élévation de leur idéal et le niveau supérieur de leur vie chrétienne qui en est la conséquence.

Ah! combien il importait de rappeler à cette société enfiévrée par la passion de la richesse et s'enlisant si facilement dans le matérialisme pratique, que l'Église vise un autre objectif, qu'elle peut certes concourir indirectement à la prospérité des nations, mais qu'elle est établie par Dieu non pas pour nous enrichir ici-bas, mais pour nous assurer la fortune éternelle!

* * *

II. Comment l'Église accomplit-elle son œuvre divine?

Le Cardinal répond à cette seconde question en ramenant toute l'activité de l'Église à l'exercice de ces deux fonctions essentielles: messagère de la doctrine du Christ, dispensatrice de sa grâce.

L'Église enseigne d'autorité infaillible la vérité religieuse révélée par le Fils de Dieu. Elle est seule, parmi les autres confessions chrétiennes, à en posséder le dépôt intégral, parce qu'elle

remonte seule aux Apôtres en vertu d'une tradition continue de la doctrine et d'une succession ininterrompue des pasteurs. Avec la sérénité d'une pensée qui habite les sommets, le Cardinal atteste que la foi aux mystères les plus inaccessibles n'est pas aveugle puisqu'elle est conditionnée par des motifs lumineux de crédibilité, puisque, de quelque hauteur qu'ils dépassent la raison, ces mystères révélés par Dieu ne la contredisent jamais, mais « élargissent, au contraire, quasi à l'infini, le domaine visuel de ceux qui se donnent la peine de les approfondir, à peu près comme ces espaces sans fin qui se découvrent toujours plus profonds aux regards des savants scrutateurs de l'immensité des cieux étoilés ».

Maîtresse de la vérité religieuse, l'Église ne redoute aucune vérité. Une dans sa source, reflet de la Sagesse infinie, comment elle-même se contredirait-elle? Elle n'a pas peur de la science, loin de là, et, dans un superbe raccourci historique, le Cardinal rappelle les éclatants services qu'elle a rendus aux pionniers de la science, l'encourageante faveur qu'elle leur a témoignée. L'Église ne barre pas la route au progrès, elle voit dans les prodigieuses inventions de notre siècle l'accomplissement du plan divin qui a investi l'homme de la royauté sur les forces de la nature, mais, toujours attentive à sa mission spirituelle, elle s'efforce de parer aux abus que détourneraient de leur fin les plus belles découvertes. Et le Cardinal met en garde les consciences chrétiennes contre les cinématographies malfaisantes et les radiodiffusions funestes à la foi.

Dispensatrice de la grâce, l'Église déploie toutes ses ressources pour faire vivre les hommes de la vie de la grâce qui les unit, les apparente à Dieu, de la vie qui s'appelle, de son vrai nom, la vie chrétienne. C'est pour y parvenir qu'elle est la gardienne incorruptible de la morale du Décalogue et presse de toutes manières l'observation des divins préceptes. C'est pour le même motif qu'elle entraîne l'homme à gravir la route ardue de la perfection par la pratique de toutes les vertus qui rayonnent autour de la charité. Elle est surtout sanctificatrice de notre fragile humanité par la dispensation de ces merveilleux instruments de salut que sont les sacrements, les canaux de la grâce, dont le Cardinal recommande l'usage, notamment la Pénitence et l'Eucharistie.

Est-ce à dire, se demande-t-il, que tous les enfants de l'Église soient des saints? Hélas, non, il y a de bon grain et il y a de l'ivraie, et trois fois hélas, il y a même de l'ivraie dans le corps sacerdotal. Faisant allusion à des défections qui ont en ces derniers temps, contristé l'Église et scandalisé les fidèles, le Cardinal adjure ceux-ci de se souvenir que la race des Judas est immortelle, de ne pas se troubler devant l'ignominieux spectacle des socialistes exhibant un apostat dans leurs Maisons du Peuple. « Pour ceux qui prennent la peine de suivre le cours des événements et de réfléchir aux leçons de l'histoire, les faits scandaleux qui affligent sans doute le cœur des fidèles serviteurs de Dieu constituent une des preuves les plus manifestes de la divinité de l'Église puisque, malgré ces déchéances, elle continue sa vie immortelle, faisant le bien aux hommes de bonne volonté et entraînant un grand nombre aux sommets de la perfection morale. »

* * *

III. Quels sont nos devoirs envers l'Église?

Le premier est de croire en l'Église, une, sainte, catholique, apostolique, en la divinité de l'Église. Foi postulée par des motifs de crédibilité innombrables qu'énumère le Concile du Vatican, parmi lesquels le moindre n'est pas le fait même de l'Église, mis en lumière par le cardinal Dechamps, son admirable propagation, son éminente sainteté, son inépuisable fécondité, son unité miraculeuse et son invincible stabilité.

Conséquents avec leur foi, « les catholiques répudieront toute tentative, ouverte ou insidieuse, tendant à l'ébranler. Ils écarteront avec fermeté journaux, brochures, livres qui de quelque

manière s'attaquent à l'Eglise, calomnient ses ministres, bafouent ses rites, sapent son enseignement. Fermez-leur impitoyablement la porte de votre maison. »

Le Cardinal n'hésite pas, avec son habituelle franchise, à dénoncer les prédicants ambulants qui cherchent à grouper quelques auditeurs autour de leurs tréteaux improvisés pour détacher les fidèles de leurs pasteurs et les endoctriner dans l'hérésie. Etrangers pour la plupart, à la solde de l'étranger, il faut leur faire sentir qu'ils ne sont pas chez eux sur notre vieux sol belge catholique, il faut les démasquer et suivre à la trace ces loups ravisseurs du troupeau pour réparer leurs ravages.

Le second devoir est l'obéissance aux chefs de l'Eglise, au Pape, aux Evêques, puisque celui qui écoute l'Eglise écoute le Christ lui-même. Et le Cardinal de rappeler les belles paroles de saint Ignace d'Antioche, ce sublime martyr qui aspirait à être broyé par les fauves de l'arène comme à une suprême volupté. Il exhortait les fidèles à s'unir aux prêtres, par leurs prêtres à l'évêque comme les cordes de la lyre, pour que, par cette unanimité, par ce concert, le Christ soit chanté sans cesse.

Est-ce assez? la foi, l'obéissance? Non, puisque l'Eglise est vraiment, au sens propre, la Mère de nos âmes, *Sancta Mater Ecclesia*, il faut l'aimer d'un filial amour, se plaire à honorer sa présence, son autorité, sa vénérable majesté. Il faut l'aider et la soutenir en toutes circonstances, se réjouir de ses progrès, s'affliger de ses épreuves. Il faut sentir le contre-coup des persécutions qui l'accablent et se solidariser de cœur avec les persécutés.

C'est par une vibrante apostrophe dans laquelle Son Eminence a fait passer la flamme de son cœur d'enfant de l'Eglise, d'évêque et de cardinal que s'achève cette éloquente Lettre pastorale. J'en cite le début et la fin :

« O sainte Eglise catholique, nous avons foi en vous! Nous croyons fermement que vous êtes constituée par Dieu pour continuer et parfaire la mission salvatrice de son Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous sommes décidés à nous attacher à vous et à ne jamais vous abandonner; nous sentons le besoin de vous dire, comme saint Pierre à son Maître : « A qui irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle ». Nous voulons vous vénérer, vous honorer, vous aimer, comme des enfants vénèrent, honorent et aiment leur mère.

« Le peuple d'Israël, en exil au bord des fleuves de Babylone, super flumina Babylonis, ne pouvait détacher son souvenir de la ville sainte de Jérusalem. A combien plus forte raison, le peuple choisi du Nouveau Testament dira-t-il en songeant à l'Eglise : « Si jamais je t'oublie, Jérusalem, que ma main droite se dessèche! Que ma langue s'attache à mon palais, si je cesse de penser à toi, si je ne mets Jérusalem au premier rang de mes joies! »

JOSEPH SCHYRGENS.

Conférences Cardinal Mercier

16^e année

ET

Grandes Conférences Littéraires

8^e année

La prochaine conférence sera faite le **mardi 5 mars**, à **5 heures** (Salle Patria) par

M. HENRI DE KERILLIS

capitaine-aviateur,
directeur du Centre de propagande contre le socialisme
et contre le communisme,
chef des services politiques de l'*Echo de Paris*.

SUJET :

PARIS-MOSCOU A TIRE D'AILES

Cartes particulières pour cette conférence : **10 et 15 francs**.

Vingt-cinq ans d'Afrique : De la préhistoire à l'auto

Avant d'écrire des livres, bien avant même de songer à en écrire, j'ai passé le meilleur de ma jeunesse aventureuse parmi les habitants de notre Afrique noire. Dans les plaines traversées de fleuves immenses, j'ai vécu la simple vie de ces braves gens, pêcheurs, artisans, paysans ou bergers. J'ai chassé avec eux, à longueur de journées, dans les épaisses forêts tropicales, à travers les savanes et les brousses. Partout où j'ai bâti, où j'ai construit près d'eux, j'ai trouvé une hospitalité patriarcale, un loyalisme, un désir de collaboration intégrale, qui font de l'Afrique occidentale française et de ses populations le plus pur joyau de notre empire colonial.

J'ai tant aimé les êtres et les choses de là-bas qu'ils emplissent mon œuvre, qu'ils débordent ma vie intérieure. J'ai même poussé le scrupule jusqu'à penser mon premier livre, *Diato*, dans les deux langues parlées par mon héros : le oulof et le mandingue du Soudan.

C'est donc parce que je me suis identifié à ce point avec ce pays que je veux vous dévoiler aujourd'hui la vie de la forêt d'Afrique à travers mes propres expériences.

Mais, partagé entre le désir de m'effacer et celui de vous faire part d'impressions vécues, ce ne sera plus seulement de la forêt africaine que je vous entretiendrai, de ses dangers et de ses secrets, mais surtout du bond en avant fait par les peuples qui l'habitent, et cela dans l'espace d'environ vingt ans.

Rien n'est plus significatif que l'écart entre la vie en Afrique noire, il y a vingt-cinq ans, et la vie en Afrique noire aujourd'hui. Je puis d'un mot le résumer : nous passons, dans ce court laps de temps, de l'époque mérovingienne et du Moyen âge aux temps modernes. Mieux que cela, aux temps contemporains. De plus, comme vous le verrez, il n'est pas jusqu'au règne animal et au règne végétal qui n'aient subi les effets de cette transformation.

* * *

Avant de vous engager avec moi dans la savane et la forêt africaines, il me paraît utile que nous fixions ensemble quelques points de repère. Cela nous épargnera la pire des situations, celle que crée la confusion des idées, des gens et des choses.

Lorsque je vous parlerai de l'Afrique noire, il ne s'agira donc pas du Congo ni de l'Abyssinie, pas davantage de l'Afrique du Sud, mais de notre Afrique tropicale de l'ouest, que l'on appelle Afrique Occidentale française.

Les noirs qui habitent ces vastes régions, six ou sept fois grandes comme la France, évitez également de les confondre entre eux. Vous vous attireriez de leur part, sinon de la colère, du moins quelque ressentiment. Les Ouolofs et les Toucoulaures du Sénégal veulent ignorer les Gouros et les Bétés de la Côte d'Ivoire, et les Dahoméens se prétendent très supérieurs aux Foulahs du Fouta-Djallon et aux Mandingues des rives du Niger.

Ces gens-là n'ont pas tout à fait tort de refuser d'être confondus; en effet, leurs langages comme leurs mœurs diffèrent d'une manière étonnante. Prenons, par exemple, la numération d'un à cinq. Le Foulah et le Peulh à peau claire, à nez fin et à lèvres minces

(1) Conférence faite à la tribune des « Conférences Cardinal Mercier ».

diront : *Gô, didi, tatti, nai, dioï*. M. Galandou Diouf, le nouveau député du Sénégal, comptera tout comme son prédécesseur : *bène, gnar, gnète, gnènete, diourom*. Le Mandingue, plus musical, prononcera : *kiline, foula, saba, nani, loulou*. Ce grand diable qui est à mon côté dira : *bani, fillo, sicco, nagatou, keragou...* Et ainsi de suite.

Les climats de cette Afrique Occidentale sont également variés, secs ici, humides plus bas. Cependant, ils offrent une ressemblance commune : il y fait chaud, terriblement chaud. C'est le tropique. C'est le pays où je suis descendu il y a environ trente ans, poussé par la nécessité de vivre et de faire vivre ma famille, appelé aussi par les exploits, les sacrifices, les exemples merveilleux d'hommes dont je répétais le nom et qui nous consolait des déboires de notre patrie au cours du siècle dernier.

Très Français, je mettais naturellement un Brazza et un Binger, tout comme Livingstone, au-dessus d'un Stanley, parce que les premiers étaient privés de moyens, parce qu'ils avaient fait tout avec rien.

* * *

C'est un tel état d'esprit qui fit que je ne m'aperçus pas tout d'abord que le bateau qui m'emmenait de Bordeaux à Rufisque ne jaugeait que huit cents tonneaux et ne mesurait que sept mètres soixante-cinq de largeur. Mon degré d'exaltation était tel que je me crus le plus heureux des hommes lorsque je vis surgir, sur notre route, les premières îles du fond des océans. Je ne doutai point alors des maîtres, bien sédentaires pourtant, qui m'avaient donné leur enseignement; je les remerciai plutôt de m'avoir préparé à tant de bonheur. Contrairement à ce qui se passe pour les hommes demeurés dans leurs foyers, dans leur milieu, mon ambition était démesurée. Ce qui est l'apanage de l'âge mûr, et plus encore de la vieillesse, devenait pour moi un sentiment aussi ardent que celui de l'amour.

Si bien qu'au moment où je débarquai sur les sables brûlants de l'Afrique, au sud de Dakar, les seuls baobabs que j'aperçus au loin, les quelques touffes d'herbe qui verdissaient les bords de mer me parurent une végétation luxuriante. Loin de me faire une impression défavorable, ce pays du Sénégal, qui n'offre pourtant pas au voyageur un aspect de richesse, ce Soudan et ses millions d'habitants, avec ses noms de récentes batailles, me parut tout juste à la taille de mon ambition. Le continent noir tout entier m'excitait magnifiquement. Qu'allai-je y trouver?

* * *

Je ne me souviens plus au juste de ce qu'étaient mes idées sur l'Afrique noire avant que d'y débarquer. C'était un vaste domaine de l'esprit avant toute autre chose. Vous devinez bien que la réalité se chargea de redresser plus d'une fois mes opinions, tant il est vrai que l'Afrique tropicale d'alors était encore plus éloignée de nous que je ne pouvais le supposer.

Trois contacts s'opérèrent tout de suite : le pays, les blancs, les noirs.

Du pays je ne dirai pas grand'chose. Si nous n'avions pas été dans l'obligation de porter le casque, j'aurais pu me croire dans certaines campagnes de chez nous; car, dans la haute brousse, les palmiers ne sont pas si communs qu'on pourrait le croire.

Pour ce qui est des blancs, de mes semblables, je ne pourrais mieux faire que de vous renvoyer à l'un de mes livres : *Tropique*, lequel n'est pas un pamphlet, comme l'ont cru les faux coloniaux, mais l'histoire de cette époque, l'histoire de ma première année d'Afrique.

Un détail que je n'ai pas écrit dans *Tropique* est ma rencontre, quelques jours après mon débarquement, avec le plus ancien

blanc de la côte. Il s'appelait M. Offret et gérait à Dakar un magasin de nouveautés. Il avait pour habitude de se tenir assis dans un vieux fauteuil Louis-Philippe devant sa boutique du boulevard National. A l'intérieur on pouvait voir un cercueil dressé en étalage tout contre la porte. Il surprit mon étonnement.

— Jeune homme, me déclara-t-il, je vis entre mes deux meubles préférés, car ce cercueil est le mien, et il m'est aussi précieux que mon fauteuil.

Or, cet homme à barbe blanche vendit le cercueil plus de cent fois avant de mourir lui-même. Car les villes tropicales de l'époque étaient décimées par la peste et le choléra. Songez qu'à Dakar on a détruit jusqu'à cent mille rats par mois. Quant à la fièvre jaune, à mon arrivée, elle venait d'exterminer plus de la moitié de la population blanche.

Si l'on s'en tenait à quelques spécimens de coloniaux, on pourrait affirmer, sans risque d'erreur, que les colonies seraient bien belles sans eux. Dieu merci, les ratés et les têtes brûlées ne formaient pas la majorité. Au contraire, il m'a été donné de rencontrer des hommes splendides par l'audace et la bonté; et sans compter les missionnaires dont le dévouement est sans bornes, parmi les soldats, les colons ou les fonctionnaires, il n'était pas rare de trouver des hommes à l'âme d'apôtres. Car, en Afrique, on ne peut pas rester neutre, on ne nage pas entre deux eaux. C'est le pays des extrêmes. On est tout bon ou tout mauvais. On émerge ou l'on va au fond.

* * *

Passons, maintenant, au troisième contact : celui des vrais habitants du pays, les noirs que j'ai beaucoup fréquentés, que j'ai beaucoup aimés, et auxquels j'ajouterais — mais seulement par une habitude devenue quasi professionnelle — les habitants de la savane et de la forêt, les bêtes qu'on appelle sauvages.

Je garde le souvenir attendri d'un vieil homme qui dirigeait mon personnel. Comme j'étais vif, chaque fois que mon caractère m'emportait hors de moi-même, il me disait à voix douce :

— Tu peux me rudoyer, je ne me fâcherai pas, car tu es mon fils... (*Mounga mâ sâga. Ya di souma dôm, mounouma là méré*).

C'était un homme bien élevé. Car, dès qu'il s'agit des grands courants humains, il existe tout de même plus d'unité dans le monde qu'on ne serait tenté de le croire. Ainsi, partout, en Afrique noire, il m'a été donné de fréquenter, comme chez nous, les trois classes de la société. J'ai subi les gens de peu, les gens mal élevés, les vagabonds, les *dohol nou dème*, les « va que nous allions plus loin », ainsi que les appellent les indigènes. Les belles et saines joies de la vie, je les ai éprouvées au contact des paysans, des pêcheurs, des artisans. Ce sont de telles gens qui disent d'un homme mal élevé : *deja yarèdikou*, au lieu de *yarouna*, qui s'applique à un homme de bonne éducation. Honneur se dit : *diôm*. Le mot n'existerait pas sans la chose.

Ils veillaient sur moi, m'avertissaient, dans leur langage imagé, des périls ou des inconvénients de ma conduite. Si je me plaignais des importuns, ils me disaient :

— Qui porte une hyène fait aboyer les chiens.

Si j'étais incrédule :

— Enterrer l'ombre ne l'empêche pas de reparaitre, disaient-ils.

Si j'entreprenais une action où je courais un risque, c'était :

— Attention! Qui rentre dans la mer se mouille...

Enfin, si je me plaignais d'être mal servi, on me répondait :

— Comment serais-tu content? Quand on dit à quelqu'un : « Gratte-moi », il ne te gratte jamais où ça te démange... »

Enfin, il m'arrivait fréquemment de passer des journées entières avec des chefs religieux et des chefs de guerre dont la conversation et les manières n'offraient pas peu d'intérêt.

Au milieu de ces gens, je commandais, j'avais des chevaux,

des pirogues, des embarcations, des fusils, je bâtissais des maisons, je construisais des ponts et des routes, tout cela à un âge où, en France, on fréquente encore les Facultés. Je ne regrettais donc pas l'Ecole Centrale, j'étais un élève passionné de la grande école de la nature, et je m'estimais le plus heureux des jeunes hommes.

* * *

A cette époque, nous en étions encore à la période héroïque de la colonisation. La menace de la fièvre jaune était constante. Dans certaines contrées les fusils partaient encore en lisière des bois. On entendait parler de colonnes massacrées. Il restait des pays à pacifier. La colère était facile chez tous. La chasse et le rapt étaient jugés plus profitables que les cultures, comme aux premiers âges du monde. Les puissants redoutaient la liberté que nous apportions; et le menu peuple, qui devait être le bénéficiaire de cette liberté, n'en comprenait pas encore les avantages.

Cela se passait autour du pays des Ouolofs du Sénégal, chez lesquels les lois de l'hospitalité dataient de plusieurs siècles et n'avaient pas changé d'une ligne. Je quittai bientôt ce pays, trop calme à mon gré, après y avoir fondé une ville sur le bord de la mer, ville qui est devenue un port florissant et qui s'appelle M'Bour. Des maçons, des charpentiers, des menuisiers, dressés par les anciens Portugais et perfectionnés par Faidherbe, m'avaient aidé de leur industrie qui était loin d'être primitive.

Je quittai ce bien-être que je m'étais créé. La forêt m'appelait, la forêt avec son manque de confort et ses aventures. Du moment que j'avais laissé derrière moi notre civilisation de France bien sage, bien réglée, avec sa rente établie à un centime près, ce n'était pas pour devenir un bourgeois de Dakar et des localités voisines à deux cents kilomètres à la ronde.

* * *

La forêt du Sud me fut une révélation, avec ses ombres perpétuelles, ses vastes espaces encombrés et surtout ses trois étages sociaux, tout comme chez les humains noirs et blancs. En bas, le menu peuple assez anarchique, fouillis d'arbustes et de plantes rampantes qui passent leur temps à se faire des misères les uns aux autres, en attendant de s'agripper à un géant qui les entraînera vers le ciel. Au-dessus, la bourgeoisie, qui grimpe vite, sans souci des voisins, et qui porte ses branches à quarante mètres de hauteur. Plus haut encore, les grands seigneurs, qui ont poussé d'abord comme des fils, tout droits, sans une branche inutile, avec morgue, échappant au contact des menues lianes et des arbres sans nom, jusqu'au moment où ils ont atteint les couches d'air libre et de grande lumière. Etrange retour du destin, ce sont justement ces derniers qu'atteint la hache de l'homme ou la foudre du ciel!

Cette forêt, vieille comme le monde, avec sa vermine et ses intrigues, j'y ai passé de bien puissantes heures. C'est là que je connus la véritable Afrique dans sa nudité morale et physique. Qui dit nudité dit souvent pureté. Comparée à la nôtre, cette civilisation primitive éveilla justement chez moi l'idée de pureté, dans le sens de l'eau qui jaillit de la roche et qui n'a pas été troublée.

J'avais bien visité, à Gorée, les casemates, les magasins où l'on entassait autrefois les esclaves destinés aux Amériques. J'ai habité, depuis, les somptueuses demeures en pierre, ornées d'arcades, de vérandas, de terrasses, qui dataient de l'époque florissante où l'on y trafiquait des « pièces d'Inde » et des « pièces d'ébène ». J'ai feuilleté les registres des comptables où j'ai pu additionner des chiffres impressionnants. (N'est-ce pas ainsi que je fus poussé à connaître le nombre de noirs exportés de l'autre côté de l'Atlantique?... Aujourd'hui même, je ne puis m'habituer à ce chiffre :

quatre-vingt mille voiliers, qui portaient en moyenne quatre cents à cinq cents nègres. Multipliez! Cela vous donne un total de trente-cinq à quarante millions de nègres en trois siècles.) J'ai assisté à des combats locaux entre tribus pour une raison futile, combats meurtriers tels que celui où quatorze hommes furent tués en une heure à l'occasion de six bottes de chaume prises par un garçon dans le champ d'un village voisin... J'ai été le témoin de pratique de sorcelleries inimaginables...

Mais rien de tous ces souvenirs, de toutes ces manifestations ne pouvait écarter en moi cette sensation de pureté native, d'immense naïveté, qui agrandissait singulièrement le champ offert à ma jeunesse.

* * *

Pour vous donner une idée de la simplicité du cerveau des noirs de cette époque, je vous citerai le mot de l'un d'eux qui m'avouait en riant :

— Nous ne sommes pas malins depuis longtemps. Sache que nos grands-parents donnaient la farine aux animaux et mangeaient le son.

D'autres troquaient encore l'or contre le sel, dans des marchés où les partis qui faisaient les échanges demeuraient invisibles afin d'éviter les rixes. Plus loin, dans un territoire de forêt à peine pacifié, la colonne française laissa, pour garder le pays, un sergent et quatre miliciens. C'était peu pour maintenir dans l'obédience une tribu très guerrière où l'on mangeait couramment ses ennemis. Que fit notre sergent? Il employa simplement ses quatre miliciens à creuser un puits. La chose était bien inutile, dans un pays de forêts où le ciel n'est pas avare d'eau, où les ruisseaux sont nombreux. Lorsque le puits fut assez profond pour que la voix eût un écho, le sergent appela les chefs du pays et, en leur présence, se mit à faire un discours à l'orifice du puits. Puis, relevant la tête :

— Dis aux chefs, ordonna-t-il à l'interprète, que je parle ainsi avec les blancs de France. Si l'on ne se tient pas bien dans tout le pays, j'appellerai ces blancs et ils viendront aussitôt avec leurs fusils et leurs canons...

Les chefs, qui entendaient l'écho renvoyer les fins de phrase dans une langue inconnue, se le tinrent pour dit. Le sergent resta le maître du pays, sans autre véritable force que son seul prestige, jusqu'au jour où il oublia qu'on le croyait dieu et qu'il voulut redevenir homme.

Le prestige! Voilà bien quelle était notre plus grande puissance, et ce qui doit demeurer notre première force dans ces pays lointains, au-dessus des armes et de l'argent. C'est ce prestige qui faisait qu'on ne pouvait sans dommage traverser la forêt avec une compagnie ou même un bataillon sans danger de mort, alors qu'un homme seul pouvait soumettre tout un peuple. A cette époque, les administrateurs étaient peu nombreux et les moyens de communication inexistant. On montait de petits chevaux, on naviguait sur des pirogues, les moins forts allaient en hamac et beaucoup marchaient à pied. Il nous arrivait souvent de faire des randonnées de trente et quarante kilomètres dans une matinée, vêtus d'un pyjama et chaussés d'espadrilles. Eh bien, malgré leur petit nombre et leur dénuement, les chefs blancs en imposaient par leur prestige.

En Haute-Casamance, j'ai fréquenté des hommes nus, vraiment nus, qui me vendaient tous les ans des chapons, — car telle était une de leurs industries. Un jour, ils massacrèrent deux colonnes venues pour les mettre à la raison et leur faire payer l'impôt. A la suite de cet incident, un jeune administrateur s'en fut tout seul et tança vertement le chef, exigeant l'impôt de capitation et la construction d'un poste.

Il fut obéi... Quelle puissance ne cachait-il pas, puisqu'il osait

venir tout seul braver des guerriers habiles et courageux!... Ces braves gens ne firent qu'une objection :

— Avant votre venue, nous commandions aux hommes de toute la contrée : faites en sorte que, maintenant, les biches et les antilopes ne nous commandent pas.

Comme vous le voyez, en Afrique aussi, on préfère le chef au simple berger...

* * *

— Mais, me direz-vous, comment un homme blanc pouvait-il comprendre ces gens et s'en faire comprendre? Ont-ils un langage défini, précis?

Mieux que cela, les langues ou dialectes de nombreux peuples noirs sont soumis à des règles. Le premier idiome que je connus, l'ouolof, est loin d'être un langage de primitifs. Je m'en aperçus bien à la difficulté que j'eus pour l'apprendre et à la ténacité dont je dus faire preuve pour distinguer, dans les conjugaisons des verbes, les modes positifs et négatifs, interrogatifs, dubitatifs ou optatifs et autres complications. Sachez, par exemple, que la consonne dominante du nom commande la consonne de l'article. Sachez aussi que le verbe *aimer* se dit, comme en anglais, de deux manières, *sopé* et *nob*, suivant qu'on aime d'amitié ou d'amour; et que, comme en latin, le mot *homme* se dit *gour* s'il s'agit du héros ou du mâle, et *nil* s'il s'agit d'un homme pris dans l'humanité.

* * *

Autre curiosité de ces pays : celle du décalage des époques. Ainsi, pendant que je goûtais les joies de la satire et de la poésie dans le langage des Mandingues, qui, depuis quelque temps déjà, forgeaient le cuivre et le fer, d'autres peuplades en étaient encore à l'âge de la pierre polie. Nous sommes nombreux qui avons retrouvé des ateliers d'outils en pierre schisteuse, avec les polissoirs dont se servaient encore les enfants, pendant que leurs pères, plus avancés, armaient leurs flèches avec du bois durci au feu et du fer trempé dans du poison.

Comme vous le voyez, le monde noir, il y a vingt-cinq ans, était assez disparate, à la façon de l'Europe, qui venait d'avoir notre Exposition de 1900, qui célébrait déjà ses premiers succès aériens, ses découvertes dans le domaine intérieur de la matière et de l'énergie, pendant que, dans les Balkans, des gens se battaient chaque jour qui ne savaient rien de notre civilisation que l'usage du fusil.

Au-dessus de ce grouillement d'éléments si divers régnait uniformément la sorcellerie. C'était la grande science des indigènes, comme elle le fut dans toutes les parties du monde au cours des âges primitifs.

Je pense toujours avec une belle émotion à l'un de mes *boys* que je gardai six ans. C'était un jeune sauvage qui s'appelait Yafa et qui, à son entrée chez moi, ne parlait pas un mot de français. Des amis noirs obligeants m'avertirent que ce jeune garçon était d'une caste de sorciers qui avaient le privilège de se changer, la nuit, en hyènes. Je répondis, assez fort pour que l'intéressé pût entendre :

— *Bès bou mou sopolèkou bouki dénâ ko jés, té ouone lène dèr am.* (« Le jour où il se changera en hyène, je le dépouillerai et vous montrerai la peau. »)

Et j'en fis un mécanicien. Au bout de deux ans, il savait démonter et remonter les premiers moteurs marins que nous avions introduits dans le pays pour la navigation sur les grands fleuves. Yafa ne me fit jamais de démonstrations de sa puissance occulte. En revanche, il m'arrivait de trouver un peu partout, dans ma demeure et sous son oreiller, des gris-gris destinés à me rendre

favorable à ceux qui désiraient obtenir de moi quelque faveur. Nous vivions alors dans la sorcellerie comme des poissons dans l'eau.

* * *

Je ne voudrais pas terminer ce tableau de l'Afrique noire et de sa forêt immuable, à l'heure où je fis connaissance avec elle, sans vous parler de son action sur nous, les hommes blancs.

Si cette influence fut exaltante, elle fut souvent néfaste. Je ne veux pas seulement parler du climat. Il est évident que, lorsque le nez vous saigne, que vos lèvres se gercent et que vos ongles deviennent cassants à force de chaleur, rien ne va pour le mieux en ce qui concerne votre pauvre carcasse. Mais le milieu agissait surtout sur le moral de l'homme. Nous étions, nous tous qui habitions loin des grands centres, privés de nouvelles, isolés du monde, privés de nos nourritures familières, soumis à l'influence débilitante des indigènes qui, habitués au climat, ne réagissaient plus depuis des milliers d'années. Alors, malheur à celui qui ne cherchait pas d'intérêt immédiat dans ce milieu, qui vivait isolé dans l'isolement. Les murs de sa prison devenaient triples, bien qu'il eût l'espace pour lui. Dans ces moments terribles, l'homme tendait la main et ne trouvait pas de points d'appui : il était vite en proie à cette maladie qu'on appelait la sénégallite, la soudanite, la congolite, et, en général, le cafard. Même sur le bord de la mer, lorsque les visages se renfrogaient et que la colère devenait un état d'âme continu, on disait : « La barre est mauvaise... » Car les colères de la mer même influaient sur le caractère des hommes.

Pour éviter les atteintes graves de ce mal, il fallait des circonstances favorables. Tout d'abord, de la santé. Mais aussi, il fallait s'intéresser à la vie des indigènes, à leur langage, à leur art. Personnellement, je dois beaucoup à un joueur de cora et de bala-phong qui s'appelait Diaeli Mori. Cet homme, plus âgé que moi de dix ans, avait un sourire apaisant, bien qu'il eût servi, avant notre venue, des maîtres sanguinaires, et son art musical était voisin de la perfection. Il s'étonnait de la bonne humeur des nouveaux conquérants et nous rendait largement cette amabilité. C'était un homme de bonne compagnie.

Certains d'entre nous, — et je pourrai difficilement vous cacher que je fus de ceux-là — s'intéressaient à la nature, à ses plantes et surtout à ces bêtes dont j'ai fait moi-même de nombreuses amies.

Enfin, il ne fallait pas habiter par trop longtemps la grande forêt et ses ténèbres, la forêt avec ses horizons étroits, ses hautes murailles vertes au milieu desquelles les idées tournaient en rond, ses bêtes invisibles, ses hommes sournois et plus invisibles encore, puisque leur fusil pouvait vous effleurer les côtes, dans un sentiersans qu'il vous fût possible d'en écarter le danger.

Voilà ce qu'étaient, il y a vingt-cinq ans, la côte occidentale de l'Afrique noire et son étreinte, et aussi l'âcre volupté qu'elle donnait au jeune homme qui n'avait point l'âme basse ni le cœur trop étroit.

* * *

Vingt ans après, la guerre est venue. Les noirs de cette Afrique, ceux qui s'étaient ralliés à nous depuis longtemps et ceux dont le loyalisme était de fraîche date, ont participé à la défense de notre sol. Je ne les ai pas trop quittés, en France, car ils continuaient à m'intéresser. C'est parmi ces tirailleurs noirs que je découvris même comment beaucoup d'entre eux avaient essayé de conjurer le mauvais sort des batailles : ils avaient eu l'idée de faire, avant de quitter leur pays, de larges emprunts aux vieilles femmes de leur village. Ainsi, pensaient-ils, elles devraient réciter chaque

jour de ferventes prières pour obtenir des dieux le retour de leurs débiteurs.

Lorsque, après la guerre, je reviens à la côte, en 1922, voilà que je ne reconnais presque plus mon Afrique noire. Certes, on y parle toujours les mêmes langues, mais l'esprit et les habitudes ne sont plus les mêmes. J'avais laissé ce pays en plein Moyen âge, et voici que je me trouve dans les temps modernes; mieux que cela, je vous le répète, dans les temps contemporains. Finie, la période héroïque : tout l'héroïsme vient d'être dépensé. Nous sommes en pleine période économique. La chose a même été si vite que je ne puis m'empêcher de redouter, de toute mon âme, la venue de la période politique.

Je retourne encore là-bas en 1929, en 1931. Tout marche à pas de géant. J'avais laissé deux, trois chemins de fer. En voici de nouveaux et qui fonctionnent. Quant aux anciens, ils ont triplé de longueur et de trafic. Les noirs prenaient pour cent sous de route, sans se soucier du retour qu'ils faisaient à pied en chantant. Ils savent, maintenant, compter comme nos paysans. Yafa, mon boy, capable de se changer la nuit en hyène, est devenu sergent de tirailleurs et, ensuite, propriétaire de deux camions automobiles. Ses compatriotes, qui s'égorgeaient pour quelques gerbes de paille, sont maintenant renommés pour la perfection de leurs cultures : ils sont devenus prévoyants et ils font des réserves de riz.

En voyage, un gamin tout nu, auquel je demande en sa langue si l'étape est encore loin, monte sur le marchepied de ma voiture et me dit en français, et avec un accent parfait :

— Encore quinze kilomètres, monsieur!

Nous faisons autrefois, à cheval ou en pirogue, des étapes de cinquante kilomètres, et encore en forçant l'allure, sur des sentiers et des pistes : aujourd'hui, nous roulons à plus de cinquante à l'heure sur les soixante-dix mille kilomètres de routes que l'on a percées à travers tout le pays.

Car c'est l'automobile qui a bouleversé le pays. Evidemment, nos administrateurs ont travaillé, nos écoles ont enseigné, les efforts si patients de nos missionnaires ont abouti partout où ils ont édifié leur maison près d'un sanctuaire; mais l'engin qui n'a pas de chevaux et qui roule tout seul, qui file comme le vent, a changé les gens et les choses. Les anciens soldats de la guerre ont déjà oublié leur étonnant passage en France; mais l'ambition de tous, hommes, femmes et enfants, est de monter dans une auto. Les camions chargés de cacao et d'arachides sont transformés en grappes humaines. On ne discute plus le prix : on roule. Les petits nègres connaissent les marques d'auto. Le mécanicien a plus de prestige qu'un ancien prince. Le chauffeur obtient toutes les faveurs des hommes, il ramasse tous les sourires des femmes, il est le roi. Il porte le casque colonial, comme nous, bien qu'il ne craigne guère les insulations; les lunettes noires, comme nous; des complets de toile, comme les hommes blancs. Il n'en a pas encore adopté le vocabulaire imagé de nos chauffeurs, mais il ne faut désespérer de rien...

Les pauvres diables trop éloignés des routes sont maintenant traités de sauvages par leurs semblables. Les sorciers eux-mêmes, désespérant parfois de faire des adeptes avec leurs anciennes manigances, sont en collusion avec nos médecins, donnent des commissions aux chauffeurs qui leur achètent au chef-lieu quinine, purgatifs, aspirine et autres poudres blanches. Parfois, le trafic est si intense que, sur des réseaux de routes en forêt, on a créé des sens uniques. On oublie les idoles, si on ne les brûle pas. Une nouvelle religion est née : le déplacement, la vitesse, avec leurs avantages..., mais aussi leurs inévitables inconvénients.

En effet, des gens qui gardaient jusque-là chez eux leurs maladies contagieuses profitent maintenant de la paix française, de la vitesse moderne, pour aller porter ailleurs les mauvais germes. Tant et si

mal que le médecin doit être multiplié en même temps que l'auto et le progrès.

* * *

Autre conséquence inattendue : les bêtes sauvages, plus curieuses que craintives, viennent aux abords de ces routes. Les pintades, les antilopes, les lions même adorent ces endroits dénudés pour s'y rassembler et faire leur sieste. On y voit mieux le serpent, n'est-ce pas? et l'on y attrape moins d'insectes que dans la forêt et les hautes herbes.

Alors, un jour, il m'arrive de faire, à toute vitesse, un massacre de pintades. Un autre jour, trois lions bloquent notre voiture, refusant de se lever. Ce n'est qu'après des manœuvres et beaucoup de bruit — car nous n'étions pas armés — qu'ils consentent à nous laisser la place. Une autre fois, c'est un chauffeur noir qui conduit un camion et qui voit un tas jaune : cinq lions sur la route, qui font la sieste. L'homme a tellement peur qu'il confond les pédales et accélère au lieu de freiner. Le résultat est que deux lions sont écrasés et que le chauffeur est porté en triomphe à son arrivée dans son village.

Ce n'est pas seulement en Afrique occidentale que les lions préfèrent les routes et même les voies ferrées. Il semble que l'homme et ses travaux soient pour ces grands oisifs un objet de curiosité et d'amusement. Au Transvaal, les mécaniciens sont les seuls à rencontrer ces animaux, et le long des rails. Dans l'Ouganda, un directeur de trafic compte, au cours d'une inspection de deux jours, plus de soixante-dix lions sur le ballast. Partout, ils viennent facilement boire aux flaques d'eau qui se forment près des citernes et des cuves où s'approvisionnent les locomotives.

Un jour, un chef de gare reçoit de la plus proche station ce télégramme :

« Aiguilleur cerné par deux lions en revenant d'un signal éloigné. Stop. Monté en haut d'un poteau télégraphique, près des citernes. Stop. Train doit s'arrêter pour le prendre. Stop. Chef de train prié d'organiser la manœuvre. »

Ecoutez cette autre dépêche :

« De Tsavo, le 20 mai 1908.

» Au directeur du mouvement,

» Envoyez machine haut-le-pied avec deux mécaniciens armés. Stop. Avertissons doivent entrer dans la gare avec précautions. Aiguilles bloquées. Personne ne peut sortir pour manœuvrer. Stop. Moi-même avec employés et porteurs, tous réfugiés dans mon bureau. Lion assis devant porte du bureau. »

* * *

La transformation du pays? Mais nous l'observons également sur le plan politique. Obodji Soboua, ce chef noir de la Côte d'Ivoire qui a conduit les Abbeys contre nous en 1909, possède aujourd'hui deux autos et trois camions. Il parle le français avec aisance, bien qu'il l'ait appris après quarante ans. Il vient me rendre visite et me supplie de lui faire avoir le ruban rouge.

— Mais voyons, Obodji, vous n'y pensez plus! lui dis-je. Vous avez fait dérailler des trains, et vos hommes nous ont tué beaucoup de monde dans des guet-apens...

— Oh! s'écrie-t-il un peu choqué et en protestant des deux mains, ne parlons plus de ça! *C'était du temps de la révolution!*

Entre grands chefs, promus aujourd'hui à une sorte de fonction préfectorale, les compétitions deviennent bruyantes, car ils ont tous leur fanfare. L'un d'eux a même fait venir un chef blanc de Toulouse pour instruire ses musiciens. Et je dois vous confier, sous le sceau du secret, que ce sont les épouses qui se chargent

de sanctionner, par l'abstention, les défaites des orphéons qui sont vaincus dans les concours.

Un autre chef à qui l'on montre un avion militaire en train de faire des évolutions dans le ciel ne tombe plus à genoux, ne se prosterne plus la face contre terre; il dit simplement à l'administrateur :

— Et maintenant, tu ne nous embêteras plus pour que nous fassions des routes...

Son voisin, qui est tout nu sous un grand pagne-couverture, me prend par le bras et, tout doucement, me dit :

— Je suis Tan Aouma. Mon fils étudie au lycée d'Angoulême. Vous me feriez un grand plaisir si vous vouliez bien aller le voir et lui porter des nouvelles de son père...

Et c'est dans la région de ce dernier que j'ai vu des régimes de bananes abandonnés sur les routes, destinés aux voyageurs attardés. Quant aux maisons couvertes de tuiles et aux maisons à étages, bâties pour les indigènes dans ces derniers temps d'opulence générale, elles ne se comptent plus.

* * *

Vous pourriez croire que les chefs seuls ont été touchés par le nouvel état de choses. Soyez persuadés que le peuple lui-même n'y a pas échappé. On pense en individu, maintenant, et non plus dans le sens de la collectivité : même si l'on n'a pas partout son bulletin de vote... Les âges se confondent.

Voici un vieillard à barbe blanche qui monte à bicyclette, tandis que ses semblables transportent leur antique chaise de bois sculpté sur le bord de la route pour voir passer les automobiles. On se croirait chez nos paysans du Centre et du Midi. Ailleurs, les jeunes gens organisent des clubs. En Côte d'Ivoire, j'ai été reçu au Club Sénégalais. Un certificat, encadré et fixé au mur, attestait un versement volontaire de six cents francs pour l'assainissement de notre dette à court terme. Jaloux, le Club des Jolis Garçons et le Club de la Jeunesse Dorée m'ont offert un siège et du champagne. Des syndicats commencent à s'ébaucher. En tête du mouvement se trouvent les boys, qui tiennent un carnet noir où sont inscrits les noms des patrons blancs prompts à la colère.

Le boy que le maréchal Joffre eut au Soudan, lorsqu'il était commandant et qu'il marchait sur Tombouctou, ce boy est maintenant employé dans un buffet de gare. Il casse de la glace et sert des apéritifs. Il me confia qu'il avait eu très peur de Joffre et qu'il s'était d'abord enfui de sa maison.

— Et pourquoi donc? lui demandais-je.

— Parce qu'il avait une barbe rouge... J'ai cru que c'était un sorcier mangeur d'hommes.

* * *

Parlons maintenant littérature. Les grands troubadours, gloire de l'ancienne Afrique, ont perdu leur clientèle. On ne chante guère l'abondance des bananes, du cacao et des arachides. Ça fait un peu épicerie et très peu épique. Le gouvernement, qui a remplacé les rois, n'exige plus de louanges chantées : celles des journaux locaux et métropolitains lui suffisent. Alors? Plus de héros, plus de combats, donc plus de gloire, donc plus de griots, plus de musiciens-troubadours qui ont enchanté ma jeunesse.

En revanche, la lecture de nos romans a créé, chez certains noirs, le sentiment de la jalousie. On connaît le drame passionnel, maintenant, alors qu'autrefois l'adultère se rachetait par un bœuf, un mouton ou même un poulet de dix sous. La politique s'en mêle. Mal distribuée, l'instruction crée de faux ambitieux. On ne va plus cultiver les champs lorsqu'on sait lire et écrire.

Bref, les apprentis-sorciers ne sont peut-être plus aussi heureux

que les hommes qui avaient gardé leur âme pure. L'industrie d'autrefois était la guerre; j'ai bien peur que la nouvelle industrie ne soit, là aussi, la politique. Car le noir, en évoluant, n'a qu'une idée : faire porter ses bagages par un autre. Mais il ne trouve guère cet « autre » instruit lui aussi de ses droits et de ses prérogatives.

En somme, les avantages nouveaux ne sont pas sans leur cortège d'inconvénients : comme vous le voyez, on reste humain, même sous le tropique.

* * *

Et maintenant, pendant que « le monde voyageait de la sorte », — pour prendre à la lettre l'expression sénégalaise, — que sont devenus les blancs?

Il est évident qu'ils ont profité du progrès humain. Nos cargos et nos petits paquebots, ce sont de véritables palais flottants qui les ont remplacés. Les lettres et les journaux arrivent beaucoup plus vite, par avion et, bien plus souvent, distribués par les services automobiles. Chaque jour, la T. S. F. tient les colons au courant des faits et gestes de la patrie. Il semble que l'isolement du blanc soit maintenant réduit à celui de notre campagnard de France.

Les poteaux télégraphiques, qui se couvrent de feuilles et deviennent vite des arbres, tant la terre est forte, jalonnent les routes. Alertés par fil, les médecins accourent à soixante à l'heure. Les nouveaux vaccins protègent noirs et blancs contre les fièvres, contre la peste, et même contre cette fatale fièvre jaune dont la menace presque constante faisait de nous sinon des héros, du moins des hommes audacieux.

Mais ce qui a aidé à la grande transformation de la race blanche en Afrique noire, c'est la présence de la femme blanche. Je ne vous ai pas parlé de la femme africaine, à dessein, réservant ce sujet pour une autre causerie. Mais il m'est difficile de ne pas signaler, même en passant, la présence de la femme blanche en Afrique tropicale. Ma surprise ne fut pas mince de trouver un peu partout des ménages et, même dans les grandes villes, des voitures d'enfants que poussaient des nourrices noires.

Je fus tout de même moins surpris que certains sauvages la première fois qu'ils virent un bébé blanc : comme ils n'avaient jusque-là fréquenté que des adultes, ils se figuraient que nous venions au monde tout grands, tout achevés, parlant et écrivant à notre aise.

Hélas! malgré le nouvel et pitoyable état de choses dans le monde, et surtout en Afrique, malgré la diminution des ressources, j'ai bien été obligé de constater que nous avons, là-bas, remplacé le prestige par le nombre. Naguère, les dirigeants et les contrôleurs, mal outillés, étaient peu nombreux en regard des producteurs, et tout marchait bien. Aujourd'hui, avec des moyens accrus, à l'époque de la T. S. F., de l'auto et du rail, ceux qui prélèvent la dîme sont terriblement plus nombreux qu'autrefois.

Pour nous consoler, notons une caractéristique du colonial moderne : il ne porte plus la barbe. Mais ce qu'il n'a guère pu changer, c'est l'oppression du climat qui détermine chez beaucoup d'hommes blancs une maladie de la volonté : maladie que les gens de la Réunion désignent d'une locution simple et étrange : *avoir tatane*. Avoir tatane, c'est ceci : vous vous rendez compte que vous pourriez gagner des points en prenant la plus facile des déterminations, qu'un geste simple pourrait écarter un danger grave qui vous menace : vous demeurez indifférent, vous ne faites point le geste même si votre avenir, même si votre vie en dépend. *Tatane! Vous avez Tatane!*

Ne plaignons pas exclusivement les pauvres coloniaux : ils ne sont malheureusement pas les seuls, dans les moments pathétiques que nous traversons, à « avoir tatane »...

* * *

Et maintenant, nous pourrions, en manière de conclusion, nous demander si ces temps modernes sont bien solidement implantés dans les savanes et la forêt d'Afrique.

A mon avis, ces temps modernes se superposent encore à l'époque féodale et à la préhistoire. Que nous mettions fin à notre influence, et tout, je le crains, reviendrait en arrière. Je pourrais vous citer, à l'appui de ce que j'affirme, des exemples frappants de régression, en Libéria et ailleurs. Car il manque tout de même de temps qui seul pourra, grâce à une lente éducation de la volonté chez les individus, faire échec au climat.

En attendant, il n'en reste pas moins que nous avons constitué sur ces terres d'Afrique noire, à travers ces forêts majestueuses, un empire qui est à peine soupçonné en France, mais qui deviendrait tout à coup précieux dans notre souvenir si nous le perdions. Si l'on menaçait de nous l'enlever, nous nous apercevriions que cet empire, acquis la plupart du temps à l'insu de la métropole par de hardis chefs d'aventures, par des soldats gouailleurs, mais bons et intrépides, est autre chose qu'une superficie sur la carte. Comme nos habits, dont nous ne percevons plus le contact à force d'habitude et dont la privation nous fait souffrir lorsque nous en sommes dépouillés, cet empire nous est plus nécessaire, plus indispensable que nous ne le pensons communément. Et quand je dis : indispensable, je mets délibérément de côté toute idée, sinon de dépoter, du moins d'exutoire à fonctionnaires, ainsi que tout sentiment de vaine gloriole.

Pour ma part, — et j'assimile mon cas à celui de tous les hommes de ma génération, à celui des jeunes qui ont gardé quelque flamme dans le cœur, — je puis dire que ce qui nous a le plus soutenus, le mieux entraînés, c'est qu'en pleine conscience, ou à notre insu, nous avons la fierté de participer à l'expansion de la France que nous voulions plus grande, fierté d'être une de ses cellules vivantes, une de ses cellules qui croient mourir si elles ne prolifèrent point.

Nous allions à l'indigène avec un œil amusé, mais avec un cœur aimant. Ces indigènes ne s'y trompaient pas et, pour ma part, ce sont de bien belles années que j'ai passées parmi eux. Ce qui nous rehaussait également à nos propres yeux et nous mettait au-dessus de nos fonctions, au-dessus même de nos travaux, c'est que nous nous sentions tous plus ou moins les représentants de la France en voie d'expansion.

* * *

Cette France, mesdames, messieurs, elle n'était pas pour nous un accident de notre naissance, ou une habitude de langage, une entité géographique au service d'intérêts de clans ou de passions : cette France lointaine, mais toujours présente, elle était ce qu'elle est toujours : un faisceau de peines et de joies séculaires, d'efforts et de réussites millénaires; elle représentait pour nous, dans la forêt vaste et anonyme, l'équipe de nos bonnes volontés, de nos amitiés et de nos amours.

Ce qui explique mieux encore notre fierté, c'est qu'à cette époque nous étions heureusement en proie à cette exaltation que l'on trouve, par échappées, dans certaines grandes musiques et plus continûment dans la musique de Bach. Nous étions mus par l'enthousiasme auquel telles écoles littéraires d'après-guerre ont essayé de couper les ailes. Nous étions projetés en avant par cet enthousiasme qui nous sera bientôt nécessaire pour sauver le patrimoine de nos meilleures traditions humaines et que nous, là-bas, dans les hautes herbes, dans la broussaille, au cœur de la sombre forêt, nous connaissions, nous pratiquions, non pas dans un seul sens, mais à trois dimensions, et surtout dans le sens de la hauteur.

ANDRÉ DEMAISON.

Gil Robles

C'est en 1924 que j'eus la bonne fortune de rencontrer la première fois José-Maria Gil Robles. Dans le groupe de jeunes dirigeants qui, avec la délicatesse des plus purs *hidalgos* et la cordialité des meilleurs amis, accueillaient à Madrid la Commission internationale de Jeunesse catholique, il apparaissait tout de suite comme une personnalité saillante. Je le revois, le premier soir, parmi les « propagandistes » qui, autour d'Angel Herrera, veillaient aux préparatifs de la réception : un petit homme plutôt épais, avec cette face allongée mais charnue, aux larges joues, qui forme l'un des types les mieux caractérisés d'Espagnols; au cours de l'entretien, il ne se répandit pas en longues phrases, mais, d'une voix éclatante, il lançait par saccades des propos martelés, qui sonnaient dur et d'un ton décisif. Quel contraste, au physique, avec Herrera qui, grand et émacié — l'autre type espagnol — semblait la raison faite homme et visiblement s'imposait par la sagesse plutôt que par le commandement. Nous eûmes l'impression que le directeur du *Debate* était, dans ce groupe brillant, le principal cerveau constructeur; mais nous comprîmes aussi que, à côté de cette force d'intelligence, Gil Robles devait constituer une formidable réserve d'impulsion.

Lorsque, notre tâche achevée, l'un ou l'autre délégué demanda d'être informé de la situation politique et sociale de l'Espagne, Gil Robles, aussitôt, s'offrit comme pilote. Curieuse journée que celle où, avec Marcel Prélôt, qui représentait la jeunesse française, nous passâmes en revue les vedettes de la politique espagnole! A chaque visite, Gil Robles accrochait l'entretien qui, grâce à lui, s'animait et, par moments, se tendait. Avec le comte de Romanones, le leader libéral, je me souviens qu'on discuta de l'abolition des partis, thème favori en ces jours d'allègre dictature, où Primo de Rivera chantait comme un coq de combat l'anéantissement de l'ancienne politique. Chez M. Ossorio y Gallardo, le champion du droit pur, il s'agissait des *Unions patriotiques*, que le général venait de créer pour soutenir le régime, mais où Gil Robles espérait voir l'indice d'un mouvement populaire. Ensemble, nous allâmes aussi au ministère de l'Intérieur, où un jeune directeur général, le chrétien-social Calvo Sotelo, nous exposa le statut municipal dont on escomptait qu'il réveillerait la vie civique, et nous apprîmes que Gil Robles avait contribué pour une large part à la confection de cette charte. Mais la rencontre assurément la plus saisissante fut celle de Maura : avec sa grâce de grand seigneur et son sourire désabusé sous un regard lointain, le grand homme n'était plus qu'un fantôme. Depuis trente ans il s'était acharné à rajeunir l'Espagne, à lui faire quitter l'ornière des partis décrépits, à l'entraîner dans une grande vague de confiance en elle-même et, malgré l'enthousiasme d'une jeunesse qui le consacrait prophète et le voulait pour maître, l'Espagne s'était dérobée. Au parti conservateur, qui l'avait acclamé comme chef un jour de triomphe parlementaire, Maura avait posé l'alternative : Vous vous renouvellerez à fond ou vous périrez. Mais, à la sève qui surgirait d'un sanglant émondage, les intérêts conjurés avaient préféré la survivance médiocre de quelques années misérables, et un reflux honteux avait laissé Maura seul sur la plage, en butte au terrible « Maura no! » des gauches, qui ne voulaient pas que le renouveau de l'Espagne émanât d'une pensée de droite. En présence du grand vieillard qui, obstinément, avait refusé d'assumer une dictature que tous sentaient inévitable, Gil Robles respirait la tranquille assurance qui annonce l'avènement d'une génération et, comme Maura, avec un geste qui nous parut sépulcral, venait de nous dire adieu, le jeune professeur de Salamanque,

en quelques mots énergiques, eut tôt fait d'expliquer que si Maura était un magnifique vaincu, il aurait peut-être bientôt de plus fortunés successeurs.

Lorsque, au cours des années suivantes, je repris contact avec nos amis d'Espagne, j'eus néanmoins la surprise d'apprendre que Gil Robles se tenait dans l'ombre. A toutes les questions posées à son sujet, il était répondu avec des modulations peu variées : « Il attend... il se réserve... *espera...* » Son « potentiel », certes, était loin de décliner, si j'en juge par une conversation en son minuscule cabinet d'avocat, où il interpellait son interlocuteur, avec la meilleure amitié, comme toute une *plaza de toros*, et son activité professionnelle était d'ailleurs débordante. Mais en politique, où tout le passionnait, il avait la force de se taire. Auxiliaire effectif de la Dictature aux premiers jours de celle-ci, il avait bientôt perdu confiance et, tandis que tel de nos jeunes compagnons de 1924 se liait au régime, gouvernait les Asturies et revenait à Madrid comme directeur général des mines, Gil Robles se confinait, se limitait, se libérait. Non qu'il entreprît secrètement, comme un Miguel Maura ou un Alcala Zamora, de saper les institutions, mais la dictature lui semblait mener à l'impasse; il se tenait coi, jusqu'à ce que l'avenir vînt à se débrouiller. « Fils d'un grand homme, nous avait-on dit de lui en pensant au chef traditionaliste Gil y Robles, vous verrez, il sera lui-même un grand homme. » Le propos ne se vérifiait pas encore.

* * *

Pour qui avait ainsi entrevu Gil Robles, il ne fut pas surprenant d'apprendre, quand s'ouvrirent en 1931 les Cortès constituantes, qu'un chef se révélait à droite. En ce Parlement ultragauche où cristallisait le torrent républicain, Gil Robles était l'un des rares « rescapés » catholiques. Rescapé, le terme n'est pas excessif. La campagne de Salamanque avait député ce jeune intellectuel à Madrid pour y défendre sa foi religieuse et ses intérêts agricoles; la majorité, par contre, était décidée à l'invalider, mais on vit le jeune élu gravir la tribune avec une telle assurance et soutenir son mandat avec une si parfaite lucidité que, au lieu de l'expulser, l'assemblée le salua d'emblée comme un parlementaire de premier plan. Devant les machinations de l'intrigue, il est parfois de hautes consciences qui, par leur seul contact, déjouent les mauvais calculs. Les Cortès de 1931 n'étaient ni molles ni naïves, et le geste chevaleresque ne fut certainement pas leur fort, mais ce jour-là, un instant, l'apparition d'un *homme* les tint en arrêt.

Voilà comment Gil Robles s'imposa comme le chef politique du renouveau des droites. C'est Herrera, cette fois encore, qui avait conçu le plan général d'action : dès l'effondrement de la monarchie, *El Debate* avait lancé le mouvement de l'*Action nationale*, comme un centre de ralliement pour tous les Espagnols imbus d'une pensée à la fois religieuse et sociale; en traçant les grandes lignes de la force politique qu'il fallait susciter, Herrera prévoyait, non point un parti unitaire et centralisé, mais une organisation souple, où chaque masse sociale, où chaque région aurait sa part distincte et qui, solidement ancrée dans le peuple entier, pourrait se contenter des dehors d'une Confédération, pourvu que tout le monde vibrât d'une foi profonde pour quelques grandes idées : la religion, la famille, l'ordre, le travail, la propriété, la patrie. Mais Angel Herrera s'en était personnellement tenu là; porté plutôt vers les tâches de l'action catholique proprement dite, il se retira de la scène aussitôt qu'il eut défini l'horizon, laissant à Gil Robles, dès les élections de juin 1931, tout le poids des réalisations politiques. Le choix d'un *jeje* n'aurait pu être plus heureux. Au sein d'un parlement en pleine ébullition anticléricale, Gil Robles devint aisément le cœur du groupe intrépide

de la résistance catholique. Le sérieux de ses interventions fortement raisonnées et puissamment documentées forçait l'attention plus encore que le ton d'autorité et la fulgurance oratoire qu'il y savait mettre. La Constitution spoliatrice une fois votée, l'*Action nationale* en appela au pays. En quelques semaines, Gil Robles vola de meeting en assemblée et de théâtre en arène afin de soulever la conscience revisionniste; il eut un tel succès que le gouvernement Azaña, pour y mettre fin, jeta par-dessus bord la doctrine des libertés et laissa tomber le masque démocratique, en interdisant les réunions et bientôt en suspendant *El Debate*. C'était une victoire et Gil Robles, désormais, se sentit chef de part et d'autre : au Parlement la pensée catholique se ramenait à la sienne; dans le pays les masses le plébiscitaient. Et tandis que M. Alcala Zamora, qui avait rêvé d'une république de droite sans avoir lui-même l'esprit « à droite », se trouvait de jour en jour plus isolé, toute une atmosphère de confiance montait autour du nouveau venu, cet homme de trente-cinq ans à peine et sans expérience politique, dont les gestes montraient autant d'entraînante énergie que de remarquable maturité.

C'est ainsi que, aux approches des élections de 1933, Gil Robles se trouvait être le chef incontesté du mouvement de droite; il avait en mains, de façon immédiate, l'*Accion Popular* (dénomination nouvelle de l'*Accion Nacional*), mais, de plus, il était le pivot et le leader de la *Confédération espagnole des Droites autonomes* (la C. E. D. A.) qui s'était en effet constituée suivant le plan d'Herrera. Et depuis lors, chacun sait qu'avec ses cent quinze députés « populaires agrariens », ainsi que se qualifie le groupe parlementaire de la C. E. D. A., Gil Robles se trouve à la tête du parti le plus nombreux au sein de la nouvelle majorité de centre et droite.

* * *

Ce triomphe ne lui a nullement tourné la tête. A plus juste titre qu'autrefois notre Beernaert, le leader espagnol eût pu annoncer il y a un an, lorsqu'un remous d'opinion le portait au pinacle : « Nous étonnerons le monde par notre modération ». Il n'a pas revendiqué le pouvoir, auquel tout paraissait lui donner droit; il n'a même demandé aucune participation aux deux cabinets Lerroux et Samper qui depuis la fin de 1933 ont gouverné l'Espagne sans pouvoir se passer de la C. E. D. A. Toute la mise en train du redressement exigé par le pays, il l'a laissée aux radicaux, aidés au ministère de l'un ou l'autre représentant des « agrariens » purs et simples, le groupe de M. Martinez de Velasco, que l'on confond parfois à tort avec les agrariens populaires. Les affaires de la droite marchent même d'un pas si mesuré, en ce pays de précipitation politique, qu'à l'heure actuelle aucun des grands projets qui doivent satisfaire la conscience catholique et délivrer l'Église d'entraves intolérables n'est encore déposé au Parlement.

Négligence? Pusillanimité? Envoûtement dans une coalition paralysante? Ces reproches n'ont évidemment pas manqué de pleuvoir sur Gil Robles, dont l'attitude paradoxale décevait les plus légitimes impatiences. Le chef de la C. E. D. A. n'en a pas moins continué à faire la sourde oreille au chant des sirènes. Avec tout son dynamisme, il n'estime pas, en effet, que la politique puisse être abandonnée au gré des impulsions, si chaleureuses et si massives qu'elles puissent être. La politique selon Gil Robles est le fruit d'un calcul et son attitude est celle du joueur d'échecs qui rumine longuement un coup décisif. Il va sans dire que cette tactique de patience a stupéfié une bonne partie du peuple catholique, dont l'enthousiasme messianique avait salué Gil Robles comme le thaumaturge attendu. L'évolution récente de la C. E. D. A. n'est pas étrangère à cette constatation. Le parti a fort bien senti que sa position s'affaiblissait vers l'extrême-droite, où les

monarchistes, conduits par les anciens mauristes MM. Antonio Goicoechea et Calvo Sotelo, n'entendent pas aller par quatre chemins, et voilà comment, en octobre dernier, la C. E. D. A. a pris pied au sein même du gouvernement, avec le nouveau cabinet Lerro. Le leader s'est bien gardé, néanmoins, d'y conduire personnellement ses hommes : il entend toujours garder intacte sa liberté de manœuvre et n'estime pas que le capitaine puisse prendre rang dans une équipe. Manœuvre de grand style, qui préserve la personnalité de Gil Robles et lui permettra d'accéder demain au pouvoir avec la fraîcheur d'un *homo novus*; temporisation qui lui épargne pour un moment encore la franche déclaration de conformisme républicain qui, faite en 1933, eût pu ébranler la coalition catholique; tactique par laquelle, en somme, Gil Robles se révèle un chef plus puissant qu'on ne l'avait imaginé, puisqu'il ne se laisse pas mener par ses troupes; enfin, politique à longue portée, qui déjà évoque à propos du jeune parlementaire le prestigieux souvenir de Canovas del Castillo, le génie qui sut transposer autrefois la politique espagnole du plan de la passion au plan de la raison. Bref, si les agités murmurent, le spectacle de cette parfaite maîtrise de soi a élevé le nom de Gil Robles à cent coudées au-dessus du niveau des simples meneurs de foules et, bien qu'il n'ait encore gouverné que son parti, il le consacre homme d'Etat.

Mais quel est donc le fameux plan de Gil Robles? Il est en somme assez simple et l'art ne consiste guère en sa conception. Voici. La Constitution de 1931 prévoit, pour sa revision, une double procédure : avant la fin de 1935, elle ne pourrait être modifiée qu'à la majorité des deux tiers des Cortès, mais elle se prêtera ensuite à toute modification décidée par la simple majorité. Il va de soi que l'affaire est plus sûre dans la seconde hypothèse et que mieux vaut ne pas risquer la première, si l'on songe à l'état très composite des forces de droite et du centre au sein des Cortès. Au surplus, par le fait même de décider la revision constitutionnelle, l'assemblée législative se dissout; pour qui veut aboutir, il importe de ne pas laisser à d'autres, à pareil moment, la conduite des affaires. Ces raisons se combinent pour engager la droite catholique à ne pas assumer trop tôt le pouvoir et à éviter ainsi de consommer prématurément l'usure fatale de tout gouvernement. En résumé, si la majorité actuelle a deux pivots : les radicaux de Lerro et la C. E. D. A., l'intérêt catholique demande que, au début de 1936, la C. E. D. A. soit au pouvoir plutôt que les radicaux, et voilà pourquoi Gil Robles a réglé l'alternance de manière à faire passer les radicaux en premier lieu; s'il se réserve la fin, c'est qu'elle apporte la meilleure part.

Des motifs de caractère plus général ont pu confirmer cette attitude. Après le débordement d'anticléricalisme qui a signalé le biennat 1931-1933 et la gestion Azaña, la stabilité même du redressement espéré recommandait une période de transition. Il est dangereux de renverser brusquement le cours d'une politique; les événements d'Espagne le confirment depuis deux ans avec assez de clarté. N'est-ce pas le radicalisme d'une gauche aussi socialisante qu'anticlérical qui aliéna au cabinet Azaña la bourgeoisie modérée, cette classe que ne dévore aucune passion, mais qui demande avant tout la paix? Un radicalisme de droite ne l'aurait-il pas à son tour repoussée, cette couche flottante qui avait cherché refuge, en réaction, parmi les « radicaux » fort mal nommés de Lerro (qui sont essentiellement modérés)? La supposition est d'autant plus justifiée que, à la première annonce des complaisances de M. Lerro envers M. Gil Robles, le groupe radical s'est scindé et qu'une fraction importante — près de la moitié — a suivi dans l'opposition M. Martinez Barrio, dont la qualité de grand maître de la franc-maçonnerie se fût mal accommodée d'une politique sympathique envers l'Eglise. Enfin, nous venons de voir quel spasme révolutionnaire a été soulevé, voici

quelques mois, par l'entrée de la C. E. D. A. au gouvernement. Gil Robles au pouvoir, c'est un cinglant défi à l'extrême-gauche qui, par un odieux travestissement, a représenté constamment le chef de la droite, malgré les plus claires dénégations de celui-ci, comme un fasciste autoritaire et un conservateur réactionnaire. De pareilles ripostes ne devaient pas être provoquées sans mûr examen.

Au surplus, si M. Gil Robles s'expose vers la droite au danger de la désaffection, ses chances ont par ailleurs augmenté, grâce aux fautes énormes que la gauche vient de commettre. Loin de se refaire dans l'opposition une tête fraîche après la dure leçon de 1933, la gauche d'Azaña, l'extrême-gauche socialiste et l'*Esquerra* catalane ont perdu le sens gouvernemental au point de renier la démocratie qu'ils avaient implantée, de s'insurger contre le suffrage universel et de troubler la première application d'une Constitution qui était pleinement leur œuvre. Telle est la signification principale du mouvement révolutionnaire d'octobre dernier. Le parti socialiste, qui s'opposait jusqu'alors à l'anarcho-syndicalisme par la modération relative de ses procédés, par une sorte de loyalisme juridique et par une longue habitude de la prudence tactique, ce parti a rejeté d'un coup de tête, sur les excitations de Largo Caballero et d'Indalecio Prieto, l'habile tradition de Pablo Iglesias pour se lancer à corps perdu dans la violence. Il en est résulté les horreurs de la révolution des Asturies, devant lesquelles le monde entier a frémi. Quant à la gauche catalane, elle avait obtenu avec le statut d'autonomie une situation dont nul n'eût osé rêver quelques années plus tôt, et la Catalogne, sous ce régime, était en voie de se « catalaniser » à fond : enseignement, administration, finances, ordre public même, la Généralité disposait pratiquement de la plupart des attributions d'un véritable Etat. D'un geste stupide, Companys a gâché tout cela par une folle déclaration d'indépendance qui, justifiant la rigueur d'une répression instantanée, a rendu au gouvernement de Madrid toutes les commandes vitales du pouvoir en Catalogne. Quant à l'ancien « premier » Azaña, si son rôle n'est pas encore clairement défini dans cette aventure, il semble bien en avoir été le mauvais génie, et il y a perdu en tout cas ses dernières plumes.

La politique des gauches, depuis le désastre de 1933, a donc été exactement l'inverse de celle de Gil Robles. Tandis que celui-ci poussait la modération à l'extrême et se conciliait la confiance d'une large opinion moyenne, les partis de la majorité déchu, en se posant comme des exaltés et comme des téméraires, ont vraiment tout fait pour repousser les amateurs de tranquillité, de compréhension générale et d'accommodement. De la sorte, la masse indécise qui tient le balancier des majorités électorales ne voit plus à présent Gil Robles sous les espèces d'un épouvantail clérical, mais elle lui trouve au contraire de quoi satisfaire ses appétits équilibrés, tandis qu'à gauche les glorieux pères de la révolution de 1931, les prophètes de la liberté, les précurseurs de la commune félicité ne peuvent désormais que lui apparaître comme une bande de contempteurs du droit, de séparatistes déloyaux et de sanglants dynamiteurs. Pour peu que cette bourgeoisie ait le jugement sain, elle ne manquera pas de choisir sa voie.

En attendant, l'atmosphère est excellente pour la revision constitutionnelle. L'organe de Gil Robles, *El Debate*, annonçait l'autre jour que, entre la C. E. D. A. et M. Lerro, l'accord était dès à présent conclu sur les bases de cette revision et sur les étapes de sa réalisation. C'est dire, évidemment, qu'il ne sera pas question de toucher au principe du régime républicain. On jugerait fort mal, en effet, le revirement de 1933 en y voyant une poussée monarchiste. Sur huit millions de suffrages exprimés, cinq sont allés aux partis de franche étiquette républicaine; dans les trois autres sont comprises les voix de la C. E. D. A.,

qui par tactique se réservait sur la forme du régime, mais dont les chefs, et surtout Gil Robles, ne penchent nullement vers une restauration monarchique. Dans le pays comme aux Cortès, la tendance au rétablissement du trône n'est donc toujours que le fait d'une minorité assez faible. Or, depuis 1933, la C. E. D. A. est passée plus nettement encore sur le terrain du régime nouveau. Aucune arrière-pensée monarchiste n'inspire donc les tergiversations de Gil Robles; sur ce point-là, d'ailleurs, jamais le républicain de vieille souche qu'est Alejandro Lerroux ne pourrait lui tendre la main. La révision constitutionnelle retouchera peut-être les rouages de l'État, mais elle aura pour principal objet la réparation due à la conscience catholique en certaines matières comme l'enseignement et le statut des ordres religieux; telle sera sa grande signification.

On se demandera peut-être si pareil programme suffit à alimenter toute une politique et si un gouvernement Gil Robles pourrait se contenter de redresser ce que la gestion Azaña a inconsidérément abîmé. Mais à côté de ce devoir immédiat, Gil Robles envisage bien d'autres tâches. Loin de se rapetisser au point de n'être qu'un frein sur la route des gauches, il propose au peuple un idéal de rénovation générale, où le souci de la production n'est pas moins vif que le désir d'une plus juste répartition, et qu'inspire un sentiment de large confiance dans les ressources de l'Espagne. Nationalisme? Non point, si l'on compare la pensée de Gil Robles à celle d'un Mussolini ou d'un Hitler, mais soulèvement d'un grand optimisme patriotique, capable d'innover un renouveau foncier. Une direction générale plutôt qu'un plan de détail, voilà en quoi consiste le programme de Gil Robles. C'est la manière des grands politiques et la seule façon de se faire accréditer en Espagne.

Dans l'ordre de la politique sociale, au surplus, Gil Robles est un progressif, partisan d'une réforme agraire fort avancée, mais hostile aux gestes irréflectifs. Il ne saurait oublier que la base électorale de la C. E. D. A., c'est le petit paysan de Castille, qui tient avant tout à la paix intérieure et à la stabilité de la vie rurale; aussi la réforme agraire qu'il envisage sera-t-elle moins théâtrale, mais peut-être plus effective que celle des gauches, qui mit en question, en 1932, la propriété des terres dans toute une moitié de l'Espagne. Diverses mesures ont été prises par le nouveau gouvernement pour doter de terres les plus pauvres d'entre les cultivateurs et la révision du bail à ferme est imminente. La haute inspiration de la politique sociale de Gil Robles, on peut l'assurer, ce sont les encycliques pontificales, dont les cercles de « propagandistes » catholiques se nourrissent depuis longtemps l'esprit.

Tels sont, jusqu'ores, les fruits de la souveraine prudence de José-Maria Gil Robles. Personnage énigmatique, a-t-on dit en constatant qu'avec sa forte assise populaire il ne se déclarait ni monarchiste ni républicain, et qu'il laissait passer le jour du triomphe sans exploiter sa victoire. Personnage plus déconcertant encore dans une nation fiévreuse, où tout passe si vite, à commencer par la popularité des hommes. Mais Gil Robles entend jouer grand jeu et la partie est de prix; aux situations qui sortent du commun, il faut des hommes peu ordinaires (1).

GIOVANNI HOYOIS.

(1) Le R. P. A. BOISSEL, S. J., a publié récemment chez Bloud et Gay, sous le titre : *Un Chef, Gil Robles*, une biographie très attachante du leader espagnol. On y trouve un grand nombre de traits qui aident à fixer la physiologie morale de Gil Robles et montrent par quelles étapes il s'est acheminé au grand rôle qui lui est aujourd'hui dévolu.

En quelques lignes...

Gilles

Déjà, les « pimpenailles » sonnent dans les corons binchous. Pour la fête du Mardi-Gras, pour cette débauche annuelle de danses, de grelots, de couleurs et de plumes, les Gilles ont retrouvé leur bonne humeur si communicative.

La tradition a subi quelques accrocs dans la cité des tailleurs et du carnaval. Il y a un demi-siècle, le costume des Gilles rappelait encore exactement celui des Indiens Aztèques. Le masque était obligatoire; il représentait une figure poupine, avec le dessin de fines moustaches noires et d'une paire de lunettes. On observera qu'aujourd'hui le costume rituel conserve quelques détails « à la mexicaine » : quadruple rang de volants de dentelle et mousseline au bout des manches et des pantalons; pèlerine de dentelle avec volants, à frange dorée. D'autre part, le Gille a abandonné le geste — plutôt brutal — du balai lancé à la volée. Ce balai de ramoneur est remplacé par une sorte de joujou minuscule (*ramon*) qui sert à marquer le rythme de la danse. Et ce sont les oranges, en trajectoire dorée, qui sèment la déroute parmi les rangs des spectateurs.

Plus que le chapeau à plumes d'autruche, plus que la bosse et les lions noirs et rouges sur fond jaune, la danse des Gilles a quelque chose d'hallucinant. Les quatre tambours de la « batterie » ont roulé pour le premier « fla ». C'est l'*Arguedaine*, la seule, la vraie musique des Binchous processionnants. Ils sont vingt, trente, cinquante, que ces roulements scandés emportent dans une fièvre disciplinée. Il s'agit moins d'une danse que d'une torsion de tout le corps. Et quand le Gilles, automate bizarre, se détend, tous les grelots qu'il porte sonnent la folie de Binche. Sommes-nous si loin des caciques, de Pizarre découvreur d'empire, de Marie de Hongrie en son castel de Mariemont?

Louis ou Léon?

Les indiscretions mazarines nous en apprennent une bien bonne. M. Paul Claudel, ambassadeur de France et candidat à l'Académie, aurait, dans sa lettre propitiatoire, commis une de ces erreurs qu'on ne prête qu'aux mathématiciens : Louis Barthou serait devenu, sous la plume de son successeur « à désigner », Léon Barthou. Et la gauche académique de s'indigner!

On sait que la candidature du poète catholique — car c'est ainsi que se présente M. Paul Claudel — n'a pas recueilli l'unanimité des suffrages, au bout du Pont-des-Arts. Faut-il croire que le simple fait de débaptiser ce parpaillot de Béarnais portera préjudice à Son Excellence?... En réalité, le respect des prénoms est, comme la mode, soumis à toute sortes d'impondérables. On a écrit un gros volume sur l'influence du titre d'un livre et du nom de l'auteur dans le succès littéraire. Qui dira pourquoi, en vertu de quelle habitude ou de quelle nécessité intérieure nous disons « Mauriac », mais Henry Bordeaux », « Lamartine », mais Victor Hugo », Montalembert », mais « Louis Veuillot »? Pour Montalembert, par exemple, je prétends que bien peu d'honnêtes lecteurs sont capables de lui donner son prénom baptismal.

Le cas de Louis Barthou est un peu différent. Nous est avis que l'homme politique a imposé au littérateur ce demi-anonymat (qui est peut-être, du reste, la vraie formule de la gloire) et qui consiste dans l'ablation du prénom. On dit Mussolini, Hitler, Lénine, Napoléon. On commençait à dire Barthou, Barthou

tout court, parce qu'il y avait une affaire de pacte à trois, à quatre ou à trente-six. M. Paul Claudel, que son métier de diplomate contamine, a perdu de vue que l'Académie réclamait, pour remplacer l'historiographe des amours de Victor Hugo, un poète. Il pose sa candidature en style du Quai d'Orsay.

Vieilles horloges

Dans leur caisse de bois sculpté, leur tic-tac a rythmé bien longtemps la chanson des heures. Les voici reléguées dans la boutique du brocanteur, ou sur quelque palier d'un musée de province.

L'horlogerie liégeoise a désormais sa monographie. Nous la devons à la plume d'un érudit local, M. Florent Pholien. Les « horlogers de la cité des princes-évêques se rattachaient au bon métier des fèvres. Leur esprit inventif se manifesta, au cours des siècles, par toute une série de perfectionnements — ou de complications — qui vont de l'horloge monumentale à l'horloge à lunaisons.

Plus de trois cents noms d'horlogers de l'ancien pays de Liège sont parvenus jusqu'à nous à travers les documents d'archives. Les Sarton, les Debeve, les Nicolas Jacquet, les Paul Conrard, les Lhoest, les Gilles Rouma et tant d'autres portèrent bien haut le renom des artisans liégeois. La cathédrale Saint-Lambert possédait, dès l'année 1523, son horloge monumentale, exécutée au prix d'un labeur de quatre années par le fèvre Georges Huysmans. En 1620, le mécanicien Arnold Moes la dota d'une horloge à carillon. Laquelle devait être, à son tour, remplacée par le chef-d'œuvre de Gilles Debeve (1754). Telle était la perfection de cette mécanique du XVIII^e siècle qu'une gratification spéciale fut accordée au constructeur. N'avait-il pas, en effet, selon des archives communales, « livré un mouvement qui va six semaines, posé sur la grande tour » ?

Quant à la décoration des caisses sculptées, elle n'est pas indigne du travail de l'horloger. Il serait souhaitable qu'à l'heure où une standardisation forcée compromet l'avenir de notre industrie nationale, reflorît, sous le signe de la patience et du figlage, le bon métier des horlogers liégeois. La mécanique et l'art du bois y trouveraient leur compte.

Firdousi

La Perse célèbre, cette année, le millénaire d'Aboul Quâssim, dit Firdousi, son grand poète épique.

Firdousi, né dans un milieu très nationaliste, avait appris, tout jeune, l'arabe et le pehlevi. Un goût inné le portait vers la poésie; et il rêvait de donner à sa patrie l'épopée dont elle manquait. La Perse de la fin du X^e siècle a derrière elle une longue histoire. Des Achéménides aux Samanides, de nombreuses dynasties, qui s'étendent sur plus de quinze siècles, ont fourni en quelque sorte le matériel épique. On attend le barde inspiré qui mettra en vers ces glorieuses annales.

Firdousi (ce qui veut dire le « paradisiaque ») s'attela, vers la trente-cinquième année, à cette œuvre gigantesque. Son épopée compte près de soixante mille distiques, et elle a l'ambition de résumer toute l'histoire de la nation, dans ses rois et dans ses héros.

Le *Châh Nameh* ou le « Livre des Rois » : tel est le titre du poème. Firdousi le rédige, d'un bout à l'autre, dans une intention patriotique. Ce qui ne veut pas dire que les documents historiques aient été négligés. Les Rois des Rois avaient des chroniqueurs attitrés qui consignaient par écrit les principaux faits du règne; et les prêtres de Zoroastre gardent des traditions orales qui n'ont pas échappé à Firdousi. Mais il est curieux de constater qu'aujourd'hui encore, l'élément épico-merveilleux du *Châh Nameh* passe, chez le

lecteur persan, pour parfaitement véridique. Firdousi est considéré comme un historien digne de foi. Nul ne s'aviserait de révoquer en doute les fables et légendes qui remplissent ces cent quarante mille vers.

Récits de batailles et de festins, scènes d'idylles, discours pathétiques, passages didactiques se partagent le *Châh Nameh*. Ecrite dans un persan très pur, l'épopée de Firdousi est encore accessible, de nos jours, à la masse du public illettré. La simplicité du style permet au poète national d'élargir ainsi le cercle de son audience. Alors que la littérature persane se plaît volontiers à tous les raffinements de l'expression, aux hyperboles et aux jeux de mots, Firdousi adopte un ton dépouillé et sobre. Les vers, hendécasyllabes, riment deux à deux. Les règles prosodiques rappellent celles de la poésie latine.

Le *Livre des Rois* devait avoir une fortune extraordinaire. D'innombrables manuscrits, dont quelques-uns très richement enluminés, nous conservent les exploits des cinquante règnes glorieux. La Bibliothèque royale de Bruxelles en possède un, d'une rare beauté.

Pour Firdousi, qui avait rimé le *Châh Nameh* à la cour de Mahmoud, la vie ne lui fut pas clémente. Il se plaint volontiers de l'insuffisance de ses ressources, des calomnieux qui veulent le ruiner dans l'esprit du prince; sans compter que des deuils domestiques assombrirent son foyer. Quand il mourut, vers l'an 1020, un mollah fanatique s'opposa à ce qu'on l'inhumât dans sa ville natale, sous prétexte que l'auteur du *Châh Nameh* était suspect d'hérésie. Mais la postérité a rendu hommage au poète national. Les fêtes du millénaire groupent, autour de l'épopée de Firdousi, les Persans unanimes et dévotieux.

Epître à Tristan Derème

Mon poisson rouge est mort. Quelqu'un a versé dans son bocal un verre d'élixir. Ce n'était pas de l'élixir de longue vie : le lendemain, il flottait le ventre en l'air.

C'était un poisson de Brème, Derème! J'eusse préféré qu'il ne fût pas allemand, Tristan! Mais ne posons pas de problème, Tristan Derème. Aussi bien n'ai-je pas le temps (Derème Tristan) d'écrire, comme vous, un livre sur mon poisson rouge. Mon poisson rouge est mort. Il devra se contenter de cette épitaphe, comme vous devrez vous contenter de cette épître.

Vous êtes bien capable de me demander pourquoi je ne remplace pas mon poisson défunt par un autre. A vous dire vrai, c'est lui qui m'a dégoûtée de tourner toujours en rond dans le bocal des mêmes caprices.

A présent, je ne veux plus que des perruches. Elles sont d'ailleurs à la mode. Savez-vous où se vendent les plus belles? Sur la Grand'Place de Bruxelles, dont Jean Cocteau vous aura dit qu'elle ressemblait à un riche théâtre.

La façade de l'hôtel de ville est comme une dentelle aux rinceaux délicats. Les balcons sont faits pour être garnis de pourpre et de nobles et plantureuses dames. On s'attend à ce que les héraults sonnent de leurs longues trompettes l'arrivée d'un prince. Ce sont des mariés du jour qui apparaissent sur le perron. La noce s'en va cogner les chopes de bière dans l'estaminet d'en face. L'heure tombe de la tour, grave, profonde et les songes du passé s'éparpillent dans l'air. Pour cause de réparations perpétuelles, le musée est fermé. Et dans le plâtras et les pièces administratives les vieilles choses gardent leur secret.

La boutique où caquettent les perruches est à droite. C'est là qu'est le spectacle. Toutes les couleurs de la Savane, soudain, vous éblouissent. Trois perroquets verts vous accueillent et s'ébouiffent. Ils ont gardé leur vocabulaire exotique en dépit des leçons de la marchande qui leur parle bruxellois avec l'accent de Dixmude.

Elle vous crie de fermer la porte. Il paraît qu'un courant d'air suffit à tuer les oiseaux des îles, que pour un rien les canaris attrapent la jaunisse.

Après tout, c'est pour les perruches que vous venez. Elles sont d'ailleurs trop bavardes pour se laisser oublier. (J'espère que vous n'êtes pas membre de la Ligue contre le Bruit?) Quand même... elles sont mondaines, — et ondulées, affirme la marchande, — décoratives, en somme. Tout juste ce qu'il faut pour meubler un appartement moderne.

Sauriez-vous m'expliquer pourquoi l'on dit des femmes frivoles et sans cervelle qu'elles sont des perruches? Pour la fidélité; ces jolies bêtes en remontreraient aux tourterelles. Ne meurent-elles pas de chagrin dès lors qu'on les empêche de vivre à deux? Et ce sont de si bonnes mères de famille qu'en achetant le couple vous êtes assurés d'avoir vingt perruches par an, et ainsi de suite jusqu'à la fin de vos jours ou jusqu'à ce que votre volière n'y puisse plus suffire. Tant d'édifiantes qualités m'ont décidée. J'ai acheté deux perruches bleues et deux perruches vertes. Non que je puisse espérer obtenir, par le jeu des couleurs complémentaires, un canari. Mais la solitude de mon poisson rouge ne suffisait pas à peupler la mienne. Le vôtre vous a parlé, ô Tristan! Le mien se refusait systématiquement à remplir mon appartement de cris joyeux. Mon poisson rouge est mort... Mort d'ivresse, vous disais-je. Cela suffit à dissiper mes regrets. Et croyez-moi, Tristan Derème, si j'ai adopté des perruches, c'est parce qu'elles ne boivent que de l'eau!

Contradictions astrales

Les sciences occultes et psychiques reviennent à la mode dans les milieux prétendument cultivés. Ce ne sont plus seulement les vieux mendiants qui, au coin des rues, vous tendent votre horoscope en échange de vos vingt sous. Les hebdomadaires apparemment les plus sérieux, les revues apparemment les plus graves donnent des consultations astrologiques et vous prédisent que des vieillards illustres mourront dans la semaine, qu'il y aura des accidents d'aviation, des incidents diplomatiques. On vous conseille de ne pas placer vos capitaux un tel jour à cause de Mercure qui fera des siennes, on vous engage à traiter vos affaires sentimentales ce prochain jeudi parce que Mars est favorable aux guerriers. Vous tenez à connaître l'avenir de la France? Il vous suffit de savoir que la saturnienne de M. Flandin est très développée et que la combinaison astrale lune-Saturne de M. Blum signifie lutte. L'arithmancie vous propose de savants problèmes-calculs d'après la table de Pythagore. Vous additionnez des chiffres et vous trouvez sinon l'âge du capitaine, du moins l'assurance de rester jeune. La magie moderne tente de nous ramener au Moyen âge. Cela ne nous empêche pas évidemment d'être au siècle des détraqués, qui sont au surplus des gogos. Une très honorable lady est morte à la date qu'elle avait prévue après avoir fait parler les esprits et photographié leur ombre (l'admirable secret des plaques voilées). Toute l'Angleterre en parle.

Vous verrez que les gens qui ne croient plus à Dieu finiront par craindre le diable. En attendant, il est curieux de constater que ceux qui lisent avec une crédulité spontanée les éphémérides des jours fastes et néfastes, qui attendent en tremblant les catastrophes et la malchance refusent d'admettre tout ce qu'ils ont appris dans leur enfance sur les anges en général et les anges gardiens en particulier. On leur rappelle que les anges ont leur place dans l'harmonie du monde, qu'ils connaissent avec une intelligence supérieure à la nôtre les énergies de la nature, qu'ils sont au surplus les instruments de la Providence et que leur action intime et profonde explique bien des phénomènes préternaturels. Ils vous accusent de superstition. Faites en 1935 une revue dans le genre

de : *Votre Destin* (directrice : Maryse Choisy), votre fortune et votre gloire seront assurées. Parlez des anges, et c'est tout juste si on ne songera pas à vous faire enfermer.

L'appel de la Reine

On a songé au sourire sympathique, au joli geste de la main, à une mère tendre, à l'épouse d'un Roi que l'on aime. Et le pays tout entier a répondu avec un généreux enthousiasme à l'appel de la Reine en faveur des malheureux.

Cet élan unanime ne laisse pas d'avoir une profonde signification spirituelle. Parce que la crise multiplie dans nos provinces les détresses, parce que les temps sont, pour tous, durs et incertains, les Belges se souviennent de leur devise nationale. Ils s'unissent pour endiguer le courant et songent à y opposer la force de toutes la plus puissante : celle de la charité.

Mais la charité, ce n'est pas seulement ces vêtements et ces objets qui arrivent au Palais de Belle-Vue, non plus que cet argent que l'on verse avec une belle libéralité. C'est encore et c'est surtout cet esprit de solidarité qui s'est manifesté d'emblée, cette spontanéité avec laquelle chacun a voulu se mettre au service de tous. L'œuvre d'entraide est une œuvre de rapprochement et cela seul suffirait à reconforter les cœurs.

On voudrait qu'il n'y eût pas de note discordante dans ce concert de générosités. Pourquoi certains la donnent-ils par des soupçons injustes autant que malveillants, par des doutes inconsidérés sur la façon dont les secours seront distribués? Le désintéressement n'est guère noble qui se laisse ainsi entamé par la méfiance.

Aussi bien les dons seront-ils répartis par des œuvres nationales dûment qualifiées, auxquelles une longue expérience a donné une connaissance parfaite des besoins et de la façon à la fois la plus logique et la plus définitive de résoudre les cas malheureux. Toutes les initiatives seront encouragées. L'appel de la Reine n'a d'autre but que de stimuler la générosité, le Comité National de Secours n'annihile en rien l'action des œuvres existantes. Il veut coordonner les efforts et souligner que la détresse de l'heure appelle, d'urgence, une intervention charitable de tous les citoyens.

Toutes les compétences, toutes les énergies, toutes les expériences doivent soutenir l'intention royale et l'œuvre commune. C'est dans cet esprit de charité large, compréhensif, désintéressé, chrétien pour tout dire, qu'il faut agir. Des Belges qui manqueraient à cet esprit ne seraient plus dignes de leur passé et de leurs traditions catholiques.

Symbolisme

On n'a d'ordinaire qu'une connaissance très imparfaite des symboles et du symbolisme dans l'art chrétien. Ainsi perdons-nous souvent les plus délicates jouissances esthétiques, celles qui nous ramènent à quelque vérité, à quelque vertu pleine de sens et de parfum, à l'intelligence du divin. Dès lors, qui ne bénirait l'initiative des Bénédictines de la rue Monsieur, à Paris, qui publient un dictionnaire admirablement illustré du symbolisme de l'iconographie chrétienne?

Ce périodique offre une documentation précieuse, non seulement aux artistes, mais à tous ceux qui cherchent volontiers à travers les images le signe qui parle à leur intelligence et à leur piété.

Très curieux sont par exemple les symboles des visages et des gestes. Dans les fresques primitives les personnages vivant encore sur la terre portent la barbe, tandis que le visage imberbe caractérise ceux qui sont entrés dans la vision béatifique. Le Christ ne devrait avoir une barbe que là où Il est représenté, fixé dans la Béatitude. Le symbolisme du geste de la bénédiction est diversement expliqué. Les trois doigts élevés chercheraient à former

l'alpha et l'oméga ou les premières lettres du nom du Christ. Ou bien encore, on voudrait évoquer la Trinité par les trois doigts levés, les deux doigts réunis représentant l'unité de nature des personnes divines.

Dieu étant le bonheur même et la beauté étant symbole du bonheur, on donne à Dieu, comme aux saints et aux anges, des traits magnifiques. La beauté est symbolisée par la rose. C'est ainsi qu'au Moyen âge la Beauté porte sur son blason quatre roses épanouies.

Il y a mille autres découvertes à faire dans ce dictionnaire où fleurissent les choses de beauté les plus propres à nous émouvoir et à nous recueillir.

L'âme d'un saint laïque Frédéric Ozanam

Nous ne ferons pas ici longuement le portrait physique de F. Ozanam; il ne sera pas cependant sans intérêt de dégager de sa physionomie quelques traits qui sont comme la manifestation extérieure et matérielle de son âme. Son frère, l'abbé, déclare, à ce sujet, qu'il est impossible à ceux qui n'ont pas eu le bonheur de voir le fondateur des Conférences de Saint-Vincent de Paul de se faire une idée de sa personne. « Ses traits n'avaient d'autre expression que celle des sentiments qui agitaient son âme. De là cette mobilité qui a fait le désespoir de tous les artistes qui ont essayé de les saisir et de les reproduire. Aucun de ses portraits ne lui ressemble complètement. »

Caro, qui l'avait eu pour professeur de rhétorique supérieure au Collège Stanislas, s'est efforcé de le dépeindre : « Ozanam n'avait pour lui rien de ce qui prédispose en faveur d'un homme, ni la beauté, ni l'élégance, ni la grâce. Sa taille était médiocre, son attitude gauche et embarrassée; des traits incorrects, un teint pâle, une extrême faiblesse de vue qui communiquait à son regard quelque chose de trouble et d'indécis; une chevelure longue et en désordre lui donnait un aspect assez étrange. Mais l'âme transparaissait à travers le visage, éclipsant l'irrégularité des traits et la laideur. » On ne pouvait rester longtemps indifférent à cette expression de douceur et de bonté, transmise du cœur à travers un masque un peu lourd, mais qui n'était disgracieux qu'à première vue. « Souvent un sourire d'une très spirituelle finesse apparaissait sur ses lèvres, et un tel épanouissement d'intelligence se manifestait sur sa physionomie qu'il la transformait, comme si elle se fût ouverte pour laisser passer un rayon de l'âme. » Un dernier trait enfin, « l'habitude de souffrir, visiblement empreinte sur ce visage maladif, mais en même temps l'habitude de souffrir avec calme, marquée dans cette expression singulière de sérénité douloureuse, qui devint chez lui dominante dans les deux dernières années de sa vie ».

Son âme transparaissait encore dans sa façon de parler. Il y avait toujours de l'embarras et presque de la gaucherie dans les premiers mots qu'il prononçait; on sentait l'incertitude et le trouble. Et cela, non seulement lorsqu'il était dans sa chaire de la Sorbonne, mais même dans les simples conversations privées. « Son élocution, au début, semblait souffrir d'une sorte de timidité physique; elle était difficile, lente, et ne se dégageait qu'avec peine d'une certaine obscurité. » Peu à peu elle s'enhardissait sous la poussée de la dialectique intérieure de la pensée que l'obstacle provoque ou que la sympathie chauffe. « Le travail de l'idée pro-

duisait l'enthousiasme, et tous ces embarras disparaissaient; la parole et le style devenaient tout d'un coup vifs, impétueux; en un instant tout changeait de face, l'homme trop défiant de lui-même disparaissait dans l'orateur, ou dans l'écrivain sûr de la vérité. »

Les quelques traits psychologiques qui se dégagent de ce portrait sont confirmés et complétés par les notes et les observations des amis d'Ozanam. La première impression que leur donne son âme est celle d'une extrême richesse; toutes les nobles passions sont là et elles s'exercent avec une grande force, cherchant à réaliser ou à atteindre, sous leurs formes multiples, le Vrai, le Beau et le Bien. Vérité et Charité sont deux mots qui peuvent être regardés comme la devise d'Ozanam et le résumé de toute sa vie. Il est le champion de la vérité par ses paroles et par ses livres, et il veut l'être encore dans ses œuvres charitables. Il est artiste, poète, philosophe, grand penseur et avant tout homme de bien. Son âme droite, simple et naïve est également très éclairée; en elle la candeur s'unit aux trésors de la culture. « Candide et fin, écrit Caro, c'était bien la manière d'être d'Ozanam, et, s'il y a une contradiction, nous la mettons à la charge de la nature qui lui avait conservé la simplicité du cœur au milieu des raffinements littéraires de l'esprit. » Guizot le qualifie ainsi : « Digne et humble, ardent ami de la science et ferme champion de la foi, goûtant avec tendresse les joies pures de la vie et soumis avec douceur à la longue attente de la mort. »

J.-J. Ampère, l'ami de la première heure et de toujours, nous parle de son savoir laborieusement acquis, de ses efforts persévérants, de son ardeur et de sa modestie, de son amabilité et de sa sincérité, de la conscience qu'il mettait en tout, même dans son écriture, toujours soignée : « Homme savant, ajoute-t-il, éloquent et vertueux, mémoire chère aux lettres, à la religion et à la liberté. » Et le pape Léon XIII a dit de lui au cardinal Lavignerie : « Cette âme, comme on en trouve dans votre pays, une de ces belles âmes françaises qui réunissent tous les élans généreux et purs, tous les nobles sentiments, toutes les vertus. »

* * *

Scrupule et timidité, nous trouvons des traces de ces deux états d'âme chez Ozanam, dont la délicatesse de conscience, nous dit son frère, était extrême. Il porte sur ses actes des jugements beaucoup trop sévères et il hésite parfois devant l'action. Au cours de son voyage en Allemagne, qu'il a entrepris par devoir d'état, afin de se documenter avant de commencer ses leçons sur la littérature germanique, il se demande si son excursion n'est pas une folie, une témérité de feuilletoniste qui s'en va découvrir l'Allemagne, ou plutôt une satisfaction mesquine donnée à ses scrupules, une manière d'escobarderie, pour dire à ses auditeurs cet hiver : « Messieurs, j'ai vu. » Sur le point de rédiger son ouvrage sur *La Civilisation au Ve siècle*, il hésite : « Le sujet est beau, mais je le sais trop peu pour avoir la conscience au repos... »

Chez lui, la timidité est comme naturelle; son action est si puissante qu'elle va jusqu'à provoquer des troubles physiologiques. Les premières leçons de droit sont un peu compromises par une hésitation de parole dont l'orateur ne peut se défendre. Le P. Lacordaire nous dit combien Ozanam était en proie au mal de l'éloquence, et nous savons que le professeur de Sorbonne s'effraye au moment de commencer ses cours : « Voilà une circonstance bien grave et bien solennelle : l'entrée dans une nouvelle carrière, une vie à recommencer. » Le fait de suppléer Fauriel constitue pour lui un périlleux honneur : « la gratitude n'exclut pas la timidité ».

Pour vivre, il faut savoir vaincre les hésitations et les scrupules. Ozanam en est bien convaincu; aussi, pour triompher de ces difficultés sollicite-t-il les conseils de ceux qu'il aime. C'est là un véri-

table besoin pour lui. Il faut à son caractère irrésolu et craintif des encouragements, des exemples, des intermédiaires « entre sa petitesse et l'immensité de Dieu ». Il n'entreprend rien de sérieux sans en parler à ses intimes, sans leur demander leurs avis qu'il reçoit avec une parfaite simplicité. « Soyez persuadé, écrit-il à D. fieux, que vous me rendrez toujours service en vous déchargeant le cœur avec moi. Car, de deux choses l'une : ou vos craintes seront mal fondées, et vous m'aurez obligé en me donnant l'occasion de dissiper vos ombrages; ou vous aurez raison, ce qui arrivera le plus souvent, et vos avertissements pourront m'épargner bien des fautes. J'ai toujours été frappé de cette parole de David qui prie Dieu de le corriger par la voix d'un ami. » Ampère est son grand conseiller littéraire et il passe de longues matinées avec lui pour recevoir ses critiques sévères. Avant de lancer les *Poètes franciscains*, ainsi que différents articles, il a toujours recours aux bons et sages avis de son excellent ami.

D'ailleurs, cette tendance à consulter n'est qu'une manifestation d'un grand besoin de confidences. Ozanam trouve un charme infini aux conversations et à la correspondance. « Vous n'ignorez pas, écrit-il à Lallier, que l'amour du silence n'est pas ma vertu favorite, que mon bonheur est d'épancher dans l'âme d'un ami tout ce que je pense, tout ce que je sens, toutes les fantaisies de mon imagination, tous les rêves de mon esprit; à Paris, les causeries familiales qui avaient lieu le soir autour de la table commune lui manquent. A Lyon même, dans sa maison, il ne peut s'habituer à rester seul : « Rien ne m'est douloureux comme ces longues soirées du dimanche que ma mère passe chez sa sœur, où je vois des groupes joyeux, attirés par le retour du printemps, remplir les promenades, tandis que je demeure seul, et, ne connaissant pas de plus maussade compagnie que moi-même, je me renferme avec un journal ou avec un livre. » Dès qu'il voit un pays nouveau, il communique ses impressions à ceux qu'il aime; s'il ne peut le faire de vive voix, il en éprouve du chagrin. Il n'a pu passer chez lui à la suite d'un voyage, et il écrit au sujet de la tristesse qu'il a éprouvée de ce contretemps : « Le cœur y était sans doute pour beaucoup; mais peut-être aussi y entrait-il un peu de cet instinct loquace dont je suis doué, et que, dans mes moments de charité envers moi-même, j'appelle : besoin d'épanchement. »

Il garde pour les conseils, pour les marques de sympathie qu'on lui donne une grande reconnaissance. Les vœux que des amis forment pour son bonheur au moment de son mariage et de la naissance de son enfant le touchent au delà de ce qu'on peut dire. Il conserve un sentiment de profonde gratitude à Foisset qui, malgré de multiples occupations, a bien voulu se charger d'être le parrain de son ouvrage sur les Germains. Sa générosité le porte à croire qu'il ne rendra jamais à ses amis autant qu'il a reçu d'eux. « Je me souviendrai toujours, écrit-il à Dufieux, des sentiments de charité que vous m'inspiriez dans un temps où, sans le savoir, vous exerciez une grande influence sur moi, et où vous me faisiez beaucoup de bien. Je vous dois plus que je ne puis dire, mais croyez bien que j'en garde une reconnaissance infinie. » Il conserve un tendre souvenir de tous ceux qui l'ont reçu chez eux et il les considère comme ses bons anges. Dans la préface de son ouvrage sur les Germains, il mentionne les maîtres qui l'ont assisté de leurs encouragements et de leurs conseils. Et dans son testament son souvenir va à tous ceux qui lui ont fait du bien.

Ampère jouit de l'affection, de la reconnaissance de son ami et il lui est donné de bénéficier des délicatesses de son cœur, qui se manifestent de multiples façons. Ozanam sait lui redire, avec une finesse exquise, tout ce qu'il doit à sa famille, à son illustre père, à lui-même. Reçoit-il une lettre d'Amérique, pays où se trouve son ami, il répond aussitôt : « Je viens de faire un bien agréable voyage, non pas comme vous l'attendez, sur cette côte superbe

qui va de Gènes à Livourne, mais en Amérique et dans votre compagnie ». Veut-il solliciter un compte rendu de son ouvrage sur les Franciscains, il écrit : « Mais auriez-vous le temps? A vrai dire, ce i ne compte pour rien et je vous supplie de le jeter au feu, si ma demande vient dans un mauvais moment. Vous êtes déjà le parrain d'un si grand nombre de mes enfants qu'il y a conscience à vous donner encore ce filleul. J'ai assez de raisons pour être toujours le plus reconnaissant comme le plus tendrement attaché de vos amis. » La louange se tempère parfois d'un reproche afin de se faire mieux accepter : après avoir lu un article d'Ampère sur Ballanche, Ozanam écrit : « On voit assez tout ce qu'il y a de modestie, mais on ne découvre pas d'abord tout ce qu'il y a d'art et d'effort dans la brièveté même des passages qui encadrent tant de morceaux habilement choisis; et quand d'autres écrivains font montre d'eux-mêmes à si peu de frais, on ne remarque pas assez ce que M. Ampère a mis d'application à se faire oublier. C'est le seul point où il ne pouvait réussir entièrement. »

Cette délicatesse de sentiments et de procédés n'est d'ailleurs pas réservée à Ampère; tous ceux qui approchent Ozanam en bénéficient. Il s'excuse auprès des membres de la Conférence de Florence de leur avoir parlé de l'esprit de la Société : « Vous n'aviez pas besoin de m'entendre expliquer en quoi consiste l'esprit de notre association, puisqu'il remplit votre cœur. » Il a l'occasion d'écrire à un israélite converti et il trouve le moyen, après lui avoir longuement parlé de la beauté des Psaumes, de le féliciter de son double titre de juif et de chrétien : « Quand on a le bonheur d'être devenu chrétien, c'est un grand honneur d'être né israélite, de se sentir le fils de ces patriarches et de ces prophètes dont les paroles sont si belles que l'Eglise n'a rien trouvé de plus beau à mettre dans la bouche de ses enfants. » *L'Univers*, qui l'a rudement combattu, vient de recevoir à ce sujet un blâme de l'archevêque de Paris et Ozanam n'écrit au prélat pour le remercier que sur les instances de ses amis : « La vérité est que *l'Univers* m'avait trop maltraité pour que j'eusse le droit d'applaudir à sa condamnation, et votre délicatesse comprendra le sentiment qui m'avait empêché d'abord d'écrire à Mgr l'archevêque. Cependant, d'après votre avis, j'ai cru qu'il serait impoli de me taire plus longtemps. J'ai écrit. »

Les questions d'argent le laissent toujours dans un état de désintéressement parfait. Il estime que c'est folie de consumer ses jours à accumuler ce dont on ne jouira pas, folie même d'entasser pour ses enfants, car ils seront tentés d'user de leur fortune et de se croiser les bras; « et puis les enfants ne sont souvent qu'un respectable prétexte; soulevez le voile, et vous découvrirez l'égoïsme qui trouve dans la propriété un moyen d'étendre et de prolonger en quelque sorte la personnalité ». En 48, il ne comprend pas qu'on songe à s'occuper de sa fortune personnelle, alors que le sort de la patrie est en jeu. Sa délicatesse d'âme et de procédés se manifeste encore dans ce domaine matériel : Benoît, suppléant en Sorbonne, ne veut pas recevoir une somme d'argent qui revient normalement à son maître Ozanam. Celui-ci s'obstine également dans son refus et dit pour conclure le débat : « Tout opiniâtres que nous sommes en nos prétentions, vivons en bons confrères, jusqu'à ce que M. le Doyen ait jugé ces deux entêtés. En attendant que vous les acceptiez, vos écus sont en pension chez moi, où mon frère, les conserve en santé. »

* * *

Chez Ozanam, cette finesse d'âme s'allie à beaucoup de courage et de fermeté. Il se montre le champion de toutes les grandes et nobles causes, se mettant en avant sans forfanterie, mais aussi sans timidité. Des étudiants belges ont lancé des injures contre l'Université catholique de Louvain qui est en train de se fonder. Ozanam proteste au nom de ses camarades catholiques de l'Uni-

versité de Paris et au nom de tous ceux qui veulent le développement libre de toutes les œuvres utiles : « Nous disons que ceux qui ont agi de la sorte ne sont ni les champions de la liberté, ni ceux de la science; enfants arriérés du XVIII^e siècle, en dehors du progrès de nos jours, la chose qu'ils ont faite n'est digne ni de leur époque, ni de leur pays ». Alors qu'il est encore étudiant, il réclame lorsque parfois un professeur de Sorbonne attaque les croyances catholiques. Pendant la Révolution de 48, alors que l'émeute est maîtresse de la rue, il va, avec Cornudet et Bailly, proposer à Mgr Affre de se rendre comme médiateur auprès des insurgés. Il n'hésite pas à s'enrôler lui-même; « cependant je dois avouer que c'est un terrible moment que celui où l'on embrasse sa femme et son enfant, en pensant que c'est peut-être pour la dernière fois ». Il ne manque jamais une occasion, comme nous le verrons plus loin, de défendre la religion catholique dans sa chaire de la Sorbonne et, lorsque des perturbateurs essayent de troubler les cours de Lenormant, il se rend auprès de son collègue : « Quant à moi, je ferai tous mes efforts pour qu'on ne sépare pas ma cause d'avec celle de M. Lenormant; tant que ses leçons seront troublées, je ne cesserai pas d'y assister, j'userai de toute mon influence sur un certain nombre de jeunes gens pour recruter l'auditoire. »

Très indépendant de caractère, il se refuse à toute bassesse. Au moment où il sollicite la chaire de Quinet, à Lyon, il écrit : « Si l'ostracisme est prononcé une fois pour toutes contre les catholiques, il serait bon de le dire. Ils se tiendraient pour avertis, et, quant à moi, je ne me laisserais plus aller à de trompeuses illusions... Quand ils frappent à la porte et qu'on ne l'ouvre point, ou qu'on l'ouvre si basse qu'ils ne sauraient entrer sans se courber, il n'est pas étonnant qu'ils restent dehors. » Il sait que dans ses convictions chrétiennes se trouve une force plus grande que le mauvais vouloir de ses adversaires et il ne veut pas perdre, en dissimulant ses sentiments, l'estime des jeunes gens. « Il n'est pas inopportun, dans les temps où nous sommes, de conserver quelque dignité et quelque indépendance. »

Cette situation nette et connue de tous lui permet plusieurs fois de jouer un rôle qu'il aime beaucoup : celui de conciliateur. Il ne peut supporter les sentiments mesquins et les habitudes tracassières de quelques-uns de ses collègues. Aussi cherche-t-il à s'interposer entre les idées stationnaires et les idées de mouvement. « J'ai fait, selon mes forces, du prosélytisme dans l'intérêt des lumières comme de la mortalité, et ce rôle n'a pas été sans des froissements nombreux et pénibles. » En tant que professeur catholique, il n'a jamais cherché à mettre, dans la Faculté de Paris, une division quelconque, à faire deux camps, à livrer des batailles : « Je crois qu'il importe beaucoup au bien de la jeunesse qu'il n'en soit pas ainsi, que nos leçons ne soient pas regardées par nos collègues comme des provocations qui solliciteraient une réponse, et que, si plusieurs sont étrangers à la foi, on n'en fasse point des ennemis. »

Son âme vibre avec une intensité rare sous l'action des idées grandioses qu'elle caresse. Dès qu'il a conçu son vaste projet d'apologétique, le fondateur des Conférences de Saint-Vincent de Paul est plein de plaisir intellectuel, il pense que toutes ces idées doivent remuer les jeunes âmes. Aussi s'écrie-t-il dans un accès de verve lyrique : « L'avenir est devant nous, immense comme l'Océan; hardis nautoniers, naviguons dans la même barque et ramons ensemble; au-dessus de nous la religion, brillante étoile qu'il nous est donné de suivre; devant nous, le sillage glorieux des grands hommes de notre patrie et de notre doctrine; derrière nous, nos jeunes frères, nos compagnons plus timides qui attendent l'exemple. » Une visite à Lamartine a le pouvoir de provoquer chez lui des sentiments de grande admiration : « La vue de cet homme m'a vivement frappé..., j'étais véritablement

fasciné, en considérant à quelle hauteur le génie et la vertu peuvent porter une créature comme nous. »

Dans l'enthousiasme, il y a toujours une grande place pour l'imagination; nous ajoutons à la réalité le produit de nos rêves. Le souvenir embellit, de même, toutes choses, idéalise et épure les images. Ozanam en fait bien souvent l'expérience; il se rappelle avec un plaisir inexprimable, tout ce qu'il sait de sa vie, son enfance de collège, d'étudiant. Ces souvenirs sont, pour lui, comme des ruines plus tristes et en même temps plus attachantes que celles que le lierre et la mousse recouvrent. « Tout cela devient pour moi comme le fond du tableau de mes idées; tout cela jette une lumière douce et un peu triste sur mon existence présente qui perd beaucoup à la comparaison. Je crois vraiment comprendre comment l'histoire devient pour l'esprit humain poésie, et pourquoi les peuples gardent avec un attachement si filial leurs traditions. J'ai ainsi mon âge d'or, mes temps fabuleux, ma mythologie, si vous le permettez, car la fable s'en mêle nécessairement, ne fût-ce qu'en effaçant toutes les choses triviales au milieu desquelles se trouvaient confondues celles dont j'ai gardé mémoire. »

Ce désir du bien a toujours été une raison de vie pour Ozanam, qui fonde toute son activité sur l'idée de devoir et sur l'espérance des récompenses éternelles. Dès son jeune âge, il ne fait pas de la gloire un but, mais l'accepte comme un bienfait. « La vraie gloire est la reconnaissance de la postérité. De même que l'homme de bien ne répand pas ses bienfaits pour obtenir de la reconnaissance, et cependant en accepte les tributs avec une douce satisfaction; de même le vrai philosophe, le chrétien, n'agit pas pour la gloire, et cependant il ne peut s'empêcher d'y être sensible. Or, comme souvent l'ingratitude et l'oubli suivent les plus grands bienfaits, l'homme juste porte plus haut des espérances; sa récompense et sa gloire, il les attend d'un juge incorruptible; il en appelle des hommes ingrats au Dieu rémunérateur. » Peu de jours avant sa mort, il avoue qu'il n'a jamais travaillé pour s'attirer des applaudissements ou des éloges, mais uniquement pour le service de la vérité.

Il est loin cependant de dédaigner l'estime de ceux qui le connaissent. Ses multiples travaux lui fournissent, au contraire, de nombreuses occasions d'entretenir, dans le cœur de ceux qu'il aime, des sentiments de bienveillante considération. Après avoir prononcé son discours d'ouverture à l'École de Droit commercial de Lyon, il adresse son manuscrit à son ami Ampère, en ayant bien soin de faire remarquer que ce n'est pas une œuvre littéraire, élaborée avec la liberté de l'inspiration dans le loisir du cabinet, mais « un programme où il fallait ménager l'orgueil municipal et les susceptibilités universitaires, les habitudes pratiques du vieux négoce, et les droits de la science, en un mot prendre position vis-à-vis de l'autorité et de l'auditoire... Le succès n'a rien laissé à regretter. » La publication de son ouvrage sur les Francs lui fournit l'occasion d'écrire à son ami Dugas pour lui demander de faire connaître son livre dans la société lyonnaise : « Vous comprenez combien il m'est doux qu'à Lyon où j'ai tant d'amis, où tant de personnes veulent bien me suivre de loin d'un regard affectueux, on sache que les agitations politiques dans lesquelles on m'a cru trop fourvoyé ne m'ont pas arraché à l'objet préféré de mes études. » Nous constatons à plusieurs reprises que rien ne lui est plus douloureux que de sentir qu'il n'a plus dans sa plénitude la confiance de ses intimes. Dufieux semble douter un instant de l'orthodoxie de son ami : ce dernier lui écrit quelques pages qui sont un véritable cri du cœur et la plus magnifique des justifications. « Vous qui me connaissez si bien, qui avez eu l'épanchement de mon âme jusqu'au fond, qui m'avez suivi pas à pas dans la carrière après m'en avoir ouvert les portes, il vous suffit de la dénonciation d'un journal pour vous faire douter de ma foi.

Un laïque sans autorité, sans mission, qui ne signe pas son nom, m'accuse d'avoir par lâcheté, par intérêt, trahi la cause commune, il se permet de me reprocher ce qu'il appelle mes reniements : là-dessus vous prenez l'alarme et vous commencez à craindre que je ne croie pas à l'enfer. Vous me mettez dans la triste nécessité de me rendre témoignage à moi-même : mais enfin saint Paul, injustement accusé, s'est bien rendu témoignage. Serais-je donc, cher ami, épuisé de fatigue à trente-sept ans, réduit à des infirmités précoces et cruelles, si je n'avais été soutenu par le désir, par l'espérance, si vous voulez par l'illusion de servir le christianisme ? Était-il donc sans péril de rechercher les questions religieuses, de réhabiliter l'une après l'autre les institutions catholiques, lorsque, simple suppléant, j'avais à ménager les opinions philosophiques de ceux qui devaient décider de mon avenir ; quand seul j'assistais de ma présence et de ma parole Mgr Lenormant, assailli dans sa chaire ; quand plus tard, en 1848, l'émeute passait tous les jours devant la Sorbonne ? Si j'ai eu quelque succès de professeur et d'académie, c'est par le travail, par les concours, et non par d'odieuses concessions. » Pour le bien de la paix, il n'a pas voulu user de son droit de réponse et entrer en controverse avec l'*Univers*, mais il se justifie auprès des siens : « Rien ne m'est plus à cœur que l'estime de mes amis de Lyon, surtout de ceux qui, religieux et éclairés comme vous, ont le droit de former l'opinion des autres. »

* * *

La vivacité même de ces lettres est une marque de la droiture d'Ozanam, qui ne peut pas se faire à l'idée que les autres doutent de la simplicité de ses intentions. Dès son enfance, il manifeste, en effet, la grande horreur pour la duplicité et le mensonge. Son âme, pleine de confiance et de candeur, est ouverte à toute parole d'homme et tout discours lui semble empreint de vérité. Aussi ne peut-il se plier aux habitudes des gens d'affaires qu'il trouve pénibles, humiliantes. « La justice est le dernier asile moral, le dernier sanctuaire de la société présente ; la voir entourée d'immondices, c'est pour moi une cause d'indignation à chaque instant renouvelée. Ce genre de vie m'irrite trop, je reviens presque toujours du tribunal profondément ulcéré ; je ne puis pas plus me résigner à voir le mal qu'à le souffrir. » Il ne peut s'acclimater dans l'atmosphère de la chicane, car il n'est pas de cause qui ne soit entachée de quelque tort, il n'est pas de plaidoyer si loyal où il ne faille dissimuler quelque point faible. « Il est convenu que le client ne saurait manquer d'avoir raison en toutes ses allégations et que l'adversaire est un drôle. Exprimez-vous en termes plus raisonnables, vous passez pour avoir fait des concessions. »

Dire la vérité est souvent pénible ; Ozanam ne recule pas devant ce désagrément. Arrivé à Paris depuis peu, il tient à voir Chateaubriand auprès duquel il est accrédité par Ballanche. Au cours de la conversation, l'auteur des *Martyrs* lui demande s'il est allé déjà au théâtre. Ozanam a promis à sa mère de ne pas assister à des représentations scéniques. Que répondre à la question délicate du maître ? Comment oser, sans se couvrir de confusion, avouer sa promesse ? Pour qui va-t-on le prendre ? Pour un petit provincial timoré et sans culture. Cependant Ozanam n'hésite pas à se confier à son hôte illustre, qui, charmé par sa candeur, lui donne une affectueuse accolade.

Cette vérité, il s'efforce de la dire à chacun avec toutes les nuances et toutes les délicatesses que les circonstances comportent. Avec son jeune ami Havet, il poursuit de longs entretiens animés uniquement par l'amour du droit. Plus tard, il ose lui reprocher d'être resté sur le seuil du christianisme, de n'avoir pas vécu sa vie de chrétien et, par conséquent, de mal juger une religion qu'il ne connaît qu'imparfaitement. Le P. Lacordaire lui a demandé de lui donner son avis sur sa prédication ; il répond d'abord de vive

voix d'une façon vague. Puis, le soir, il prend la plume : « Vous m'avez fait, ce matin, une question d'ami, et j'y ai répondu comme un étranger, comme un homme à qui vous ne donneriez pas l'affectueuse liberté de tout dire. J'en ai du remords, et vraiment je suis trop tendrement attaché à votre personne, pour ne pas vous répéter les observations que j'entends faire, quand vous me les demandez et qu'elles peuvent servir au bien des âmes. »

Avec le souci de n'irriter personne, il tient le langage ferme qui convient aussi bien aux insurgés de 48 qu'aux gens de cœur dont il sollicite la charité et à qui il précise leurs devoirs en face de la crise du moment. Les jugements qu'il porte sur ses contemporains sont empreints de la même droiture. Il dit ce qu'il pense sur Ballanche et sur Chateaubriand¹, en reconnaissant leurs torts, mais en se refusant à les condamner. Il tient à proclamer que les ouvrages de Chateaubriand lui ont fait beaucoup de bien et qu'il connaît des esprits qui en ont ressenti les mêmes effets. Quant à Ballanche, « il avait sur les peines de l'enfer une opinion téméraire qu'il a rétractée. Il est mort dans la paix de l'Eglise... Mais ses livres où cette erreur tient bien peu de place sont tout entiers tournés au triomphe de la vérité chrétienne. »

L'« à peu près » ne peut jamais satisfaire sa conscience de chrétien et il écrit : « La recherche de la vérité est exigeante, il y faut de la probité... Il faut ne plaindre ni le temps, ni la peine et ne pas croire que ce soit trop de la vie pour arriver à l'évidence. Les écrivains chrétiens savent qu'il n'est permis ni de négliger, ni de dissimuler aucune vérité, si petite, si profane, si embarrassante même qu'elle paraisse. »

La situation dans laquelle il se trouve le porte bien souvent à manifester dans sa vie et dans ses actes ce souci de la droiture et de la loyauté. Il est, en effet, catholique et professeur de l'Université, et cela au moment où la lutte pour la liberté de l'enseignement fait rage. Il ne peut rien sacrifier et il ne sacrifie rien. Il proteste lorsque Montalembert écrit que les catholiques sont, dans l'Université, à l'état d'un petit nombre d'exceptions, passant leur temps à réclamer contre l'enseignement de leurs collègues. Mais, dans la préface de son ouvrage sur les Germains, il se fait gloire du titre de chrétien dont on lui fait un grief. Je ne sais rien de plus honorable qu'un tel reproche. Le P. Lacordaire juge comme il suit la conduite d'Ozanam dans cette délicate circonstance : « Il conserva sa chaire : c'était son poste dans le péril de la vérité. Il n'attaqua point expressément le corps auquel il appartenait : c'était son devoir de collègue et d'homme reconnaissant. Mais il demeura dans la solidarité la plus entière et la plus avérée avec nous tous... Il était et il fut de toutes les assemblées, de toutes les œuvres, de toutes les inspirations de ce temps, et ce qu'il ne disait pas dans sa chaire ou dans ses écrits ressortait de son influence avec une clarté qui était plus qu'une confession. Aussi, il garda tout ensemble l'affection des catholiques, l'estime du corps dont il était membre, et, au dehors, la sympathie du public (1). »

F. MÉJÉCAZE.

(1) Pages extraites d'un volume à paraître chez Bernard Grasset, dans la collection « La Vie chrétienne ».

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

La crise

Notre régime économique est attaqué de toutes parts. Les abus du capitalisme suscitent d'innombrables critiques. En voici une qui contient de bien intéressantes notations. Elle paraîtra prochainement sous le titre l'Anti-capital (chez Denoël et Steele, à Paris). Malheureusement la partie positive et instructive de cet essai est moins bonne que sa partie critique. D'ailleurs, s'il est assez facile de se mettre d'accord sur certains maux dont nous souffrons, il est beaucoup plus difficile de s'entendre sur les remèdes.

Où nous en sommes?..

Sur le trottoir, docilement rangés, quelques centaines d'hommes attendent. A peine vêtus de mauvaises loques d'une saleté pitoyable et grelottants de froid.

Silencieux, ils attendent l'écuelle de soupe chaude qui va leur être donnée par charité, avec un morceau de pain et le droit de s'en aller traîner ailleurs leur misère.

La plupart sont jeunes, ou dans la force de l'âge, ce sont les condamnés au chômage.

Parmi ces malheureux un grand diable d'une trentaine d'années tient un journal taché de boue ramassé dans quelque coin et lit : « Le problème de la production, la crise du blé, contingentements. »

Ainsi partout il y a trop. Trop de blé, trop de laine, trop de coton, trop de caoutchouc et trop de café. On fabrique trop de vêtements et trop de chaussures. Les prix sont trop bas et partout il faut détruire ou empêcher de pousser les récoltes; ce n'est pas la famine et ce n'est pas l'abondance, c'est l'excès, il y a trop!

Ainsi, en tous pays, s'allonge la procession des misérables qui gèlent et meurent de faim, parce qu'il y a trop de tout.

Dans un café des boulevards six jeunes hommes sont attablés, deux ingénieurs récemment mis à pied par suite de réduction de personnel, deux diplômés des Hautes Etudes commerciales, un ancien des Arts et Métiers et un jeune licencié ès sciences, tous sans emploi.

Les verres sont vides, les figures sérieuses et presque tristes, les goussets plats.

Les journaux du soir étalent sur la table leurs titres à grand scandale; il s'agit de millions et de centaines de millions, de banquiers véreux, d'avocats, de députés, de fonctionnaires et de ministres.

Six hommes jeunes sont là. Ils appartiennent à l'élite intellectuelle du pays, ils sont pleins de vie et de courage.

Il n'y a pas de place pour eux.

La fumée des cigarettes forme un écran devant ces jeunes têtes où repassent confusément tant de rêves déçus, tant d'amers souvenirs déjà!... Et tant de déceptions.

Mais regardez bien, vous verrez pas instants luire au fond de ces yeux le rapide éclair qui trahit un instant de colère heureusement vite calmé par quelque boutade ou par un énergique juron... Pour le moment, en bons Français, ils se contentent de grogner.

Mais demain?...

Dans une belle ferme d'un des plus riches départements du Nord-Ouest, la maîtresse et le maître sont assis à la grande table avec sept enfants. L'aîné n'a pas treize ans et le dernier commence à tenir en équilibre sur ses petites jambes. Deux vieux ouvriers à toute main, un gars de dix-huit ans qui s'occupe des chevaux

sont assis à un bout de la table et une brave fille qui travaille à tout, du petit jour jusqu'au soir bien tard et sans arrêt, active le feu et prépare le café.

Les maîtres sont jeunes, ils ont pris leur ferme au moment où tout était cher et se vendait bien. Tout le monde est net et courageux à l'ouvrage. A l'heure de la soupe, la journée finie, on devrait rire et jouer avec les gamins. Personne ne rit, on mange en silence et les enfants n'osent pas broncher parce qu'il est bien clair que le père est de mauvaise humeur.

La terre est bonne et rend bien. Les bêtes sont saines et les récoltes étaient bien belles et bien rentrées. Le blé dans les greniers est le plus beau qu'on puisse voir. Et pourtant l'argent manque.

Et l'argent manque parce qu'on ne vend pas le blé. Il vaudrait mieux, après tout, le vendre un peu moins cher, mais le vendre, car à moins de rester les bras croisés, il faudra bien continuer à semer et à récolter sur cette terre qui ne demande qu'à nourrir les hommes.

Partout, de quelque côté qu'on se tourne, ce sont les mêmes légitimes colères.

Depuis cinq ans, il y a quelque chose de cassé. Et plus la terre répond au travail des hommes, plus il y a de malheureux.

Tous ceux qui ont travaillé, tous ceux qui ont sagement essayé d'épargner voient disparaître le résultat de leur effort, leurs espérances s'évanouir, sans comprendre pourquoi.

Le gouvernement a toujours et sans cesse besoin d'argent.

Six mois après un emprunt de neuf milliards, on voit poindre de nouveau la menace de l'inflation, plus ou moins déguisée.

— Personne ne peut plus prévoir ni entreprendre.

— Il n'y a pas de places pour les jeunes, parce que les vieux sont obligés de continuer à travailler sous peine de crever de faim.

— Malgré tous les efforts des gouvernements qui se succèdent, leurs promesses et leur battage pour rétablir la confiance, c'est partout le découragement et l'inquiétude.

On expliquait tout d'un mot : c'est la crise.

On s'imagine maintenant pouvoir guérir le mal en proclamant partout : « La crise est finie. »

Réflexions sur la crise

Crise « économique » — phénomène mystérieux qui réduit à la misère des millions de familles soi-disant parce qu'on a trop produit et qu'il y a « trop » de tout.

La vérité est tout autre: la crise économique n'est qu'une conséquence d'un mal social et politique qui n'a lui-même d'autre cause qu'un déséquilibre produit par les abus du capitalisme.

Le système capitaliste a fonctionné avec intensité et sans frein, construisant un échafaudage démesuré qui n'a pour base qu'une immense illusion.

Une multitude de gens ont été tentés et trompés par cette illusion : que le capital peut créer du capital et se multiplier indéfiniment par ses propres vertus.

Par le jeu complexe du crédit, par la confusion entre les signes ou les chiffres et la valeur, chacun a perdu de vue les relations constantes entre « travail, production et consommation ».

La plupart des gens avaient cru s'enrichir alors qu'ils s'appauvrirent. D'autres, la masse des rentiers passifs, voyaient avec stupeur leur fortune, tout en conservant la même valeur nominale en capital, perdre graduellement tout pouvoir d'achat... sans remède possible.

Avant la guerre, le « louis d'or » s'appelait « vingt francs ». Aujourd'hui le même louis d'or correspond théoriquement à un peu moins de cent francs, pratiquement à un peu plus.

A peu de chose près, toutes les catégories de salaires correspondent aujourd'hui à ceux d'avant-guerre multipliés approximativement par 5, et le coût de la vie a subi la même variation.

L'hectare de terre qui valait 2,000 francs se vend 10,000; il en est de même à peu près de tout.

Celui qui, aujourd'hui, chiffre sa fortune à un million n'est ni plus ni moins riche que celui qui, avant-guerre, disposait de deux cent mille francs.

Y a-t-il en France un hectare de plus ou de moins?

La fertilité des terres a-t-elle diminué?

Y a-t-il moins d'immeubles, moins d'outillage national ou privé? moins d'approvisionnements?

Non, — rien de tout cela.

La fortune nationale n'a ni diminué ni sensiblement augmenté, mais elle a en grande partie changé de mains, pendant la période de déséquilibre.

Certes, il y a un certain nombre de nouveaux petits capitalistes ou propriétaires, en particulier les paysans qui ont pu acheter leurs terres.

Mais il y a une multitude de gens qui possédaient des fortunes petites ou moyennes qui ne possèdent plus rien.

Le plus grand nombre s'est appauvri, par conséquent il y a une minorité qui s'est enrichie puisque le total des richesses réelles n'a pas diminué (en valeurs-or).

L'origine de la crise a été essentiellement boursière.

Les grands coupables sont les gros capitalistes et les grandes banques.

Il faudrait des volumes pour décomposer et disséquer le phénomène purement financier qui est à l'origine de la crise.

Par exemple, pour ne parler que d'une affaire saine :

Telle industrie X... représentée par 100,000 actions de 100 francs d'avant-guerre, ayant effectivement un actif réel de 10 millions de francs-or, travaillant normalement en 1927-1928-1929, produisait un bénéfice net de 2 millions de francs-papier. Par le jeu de la finance et de la Bourse ses actions ont monté jusqu'à 800 francs-papier, capitalisant ainsi la société à 80 millions de francs-papier, c'est-à-dire à 16 millions de francs-or. Ce qui aurait supposé un bénéfice annuel moyen de 4 millions de francs-papier au minimum.

Mais on ne peut monter toujours sans redescendre. Phénomène inévitable, il se produit l'exagération en sens inverse et l'action tombe en 1931-1932 à 300 francs-papier.

Quelqu'un a perdu 500 francs par action.

Quelqu'un a gagné 500 francs par action.

Au total 50 millions ont été perdus par les uns et gagnés par les autres.

Pendant ce temps l'industrie est toujours là, elle n'a rien de changé, elle continue à marcher dans les mêmes conditions, à donner les mêmes résultats.

Son capital réel n'a pas varié!

Il n'y a donc eu jusqu'à ce moment que changement de mains, sans qu'intervienne aucun facteur économique.

Mais le même déplacement s'est produit sur toutes sortes de valeurs, créant l'illusion d'une richesse accrue par le mirage des chiffres, puis des ruines et un déséquilibre qui par la suite vont avoir des conséquences économiques et faire croire qu'il y a une crise de surproduction alors qu'il y a seulement désordre et sous-consommation.

Ainsi à l'origine de la crise il y a essentiellement cette hausse artificielle des valeurs, hausse boursière.

Puis l'exagération du crédit sous toutes les formes.

Résultat : l'illusion d'un enrichissement considérable et l'argent facile.

Par conséquent : luxe effréné, consommation exagérée, et spéculation,

entraînant à leur tour la hausse excessive des matières premières.

Cette hausse générale nécessite alors des augmentations de salaires, qui de nouveau stimulent la consommation et provoquent une nouvelle hausse.

Mais cherté foisonne.

Il se crée de nouvelles entreprises, de nouvelles plantations, et partout on intensifie la production.

L'enchaînement des faits est parfaitement logique; malheureusement tout l'édifice repose sur un point de départ faux, puisque tout repose sur une illusion et sur un formidable abus du crédit.

Or, celui qui a fait crédit peut le reprendre, et le reprendre c'est retirer tout à coup la cheville sur laquelle porte tout l'édifice.

C'est ce qui s'est produit, et tout s'est écroulé.

L'écroulement a entraîné des ruines et des catastrophes, puis l'enchaînement des faits en sens inverse pour aboutir au chômage et à la sous-consommation.

Rien de tout cela n'aurait pu se produire s'il n'y avait pas eu l'abus du crédit.

Qui distribue le crédit? Les financiers et les banquiers, et leurs conditions sont usuraires.

Aussi longtemps qu'ils ont profité de la hausse ils ont créé et encouragé toutes les exagérations.

Puis ils ont renversé la situation, — sachant bien que maîtres par le crédit ils seraient les seuls à pouvoir ramasser dans la panique.

Et maîtres de la presse, ils ont fait porter toute la responsabilité de la crise sur les industriels, les commerçants, les agriculteurs, en disant : « Surproduction. »

* * *

Après trois ans de crise, avec une production considérablement réduite, on parle encore de surproduction en face de millions d'hommes qui meurent de faim ou vivent misérablement, et d'une grande majorité de la population qui, à moitié ruinée, se serre d'un cran par nécessité.

La vérité, c'est qu'il y a déséquilibre.

Déséquilibre qui résulte de l'absorption du capital par les gros capitalistes, de la concentration en un petit nombre de mains de tout ce qui est capital mobile ou réserve, et de la paralysie qui en résulte.

Cela est rendu invisible par le perfectionnement du système, car il y a les banques.

Par le jeu du crédit, de l'escompte du warrant, de l'hypothèque et de toutes les formes du prêt, la richesse est apparemment concentrée entre leurs mains.

Et du fait même qu'une banque n'est qu'un organisme qui prête aux uns l'argent que lui confie la multitude des déposants, on déduit que par conséquent tout ce capital détenu apparemment par les banques appartient en fait à une multitude de petits capitalistes.

Il n'en est rien.

D'abord parce que le revenu de ce capital reste entre les mains des banques qui ne servent pratiquement aucun intérêt à leurs déposants.

Ensuite parce qu'il n'y a pas une seule des grandes banques qui puisse rembourser ses déposants, même s'il lui était possible à elle-même de réaliser son actif.

Car où est réellement l'actif des banques?

— Pour une faible partie dans leurs caisses en billets de banque représentant de l'or.

— En avance sur marchandises (papier de commerce, warrants, etc)...

a) Marchandises en stock = valeur réelle;

b) Marchandises déjà livrées à la consommation à crédit, lesquelles ne représentent plus qu'une hypothèque sur le travail à venir.

— En avances sur titres ou en titres.

Titres représentant des actions, ou obligations, c'est-à-dire essentiellement de l'outillage qui ne vaut qu'en raison du travail à venir.

Rentes sur l'Etat ou gagées par l'Etat qui ne représentent qu'une hypothèque sur le travail à venir.

— En immeubles (la plupart du temps non utilisables à d'autres fins), donc en grande partie non réalisables.

On s'aperçoit ainsi que l'actif des banques se décompose en deux parties inégales :

1° Un capital utilisable, réellement existant, pour un montant limité;

2° Un capital fictif énorme qui s'est constitué graduellement par les ventes à crédit et surtout par les emprunts d'Etat. Capital fictif qui n'est absolument rien qu'une hypothèque sur le travail à venir.

Le premier est positif, il représente une réserve.

Le second est négatif, il représente une aune anticipation et le contraire d'une réserve.

Le bilan vrai des banques est donc en fin de compte négatif. Leur actif n'est réalisable qu'en monnaie de singe.

Que se passerait-il en effet si, l'activité continuant à se ralentir, chacun devait consommer ses réserves? Autrement dit :

Que se passerait-il si tous les déposants supposés petits capitalistes prétendaient disposer de leur capital?

Aux premiers les banques pourraient remettre leurs espèces, théoriquement donc leur or; aux suivants à la rigueur transférer la possession des marchandises détenues en gage d'avances ou la contre-valeur de leur réalisation forcée (?).

Cela ne serait qu'une bien faible fraction, et après?

Elles seraient obligées de faire appel d'abord à leur crédit à la Banque de France (d'où mise en circulation de billets). Puis à l'Etat en remboursement de ses obligations, rentes, bons du Trésor et autres (d'où mise en circulation de billets, et cela ne suffirait pas!).

Tout le monde serait tout de même à peu près remboursé, direz-vous, donc aura retrouvé son capital?

Peut-être, à condition que l'Etat fasse marcher la presse à billets, mais alors en papier sans valeur! en assignats! Est-ce là posséder un capital?

Ainsi, pour la plupart, les déposants créanciers des banques sont peut-être des rentiers provisoires, ce ne sont pas des capitalistes.

Alors où sont, dans tout cela, les vrais capitalistes?

Ils sont essentiellement les banquiers eux-mêmes, quelquefois présents, plus souvent représentés dans les conseils d'administration des grandes banques et des grands trusts industriels.

Leur capital à eux n'est pas investi dans la banque ou seulement pour une faible fraction à l'origine et depuis longtemps récupérée.

Le métier de banquier n'est-il pas de faire travailler l'argent des autres et d'en garder le profit?

Leur capital est libre entre leurs mains, immeubles, usines ou stocks, et valeurs de toutes sortes.

Ils sont quelques milliers, pour la plupart, abrités derrière les façades anonymes des grands trusts, et la liste ne serait ni difficile ni longue à établir.

Les banques sont essentiellement la pompe aspirante qui leur sert à drainer et à aspirer tout le menu capital et tout ce que le

monde qui travaille essaye en vain d'économiser et de garder en réserve... c'est-à-dire la petite épargne.

Il y a bien entre eux et leurs banques d'une part — et le monde du travail de l'autre, — tout un monde d'aventuriers et de parasites qui, sur le trajet, sur le tuyau de la pompe, essaie de saisir sa part.

Ecumeurs d'épargne et parasites se donnent beaucoup de mal, mais si rares sont les miettes qu'ils peuvent définitivement conserver qu'il est bien rare qu'ils puissent eux-mêmes constituer une réserve.

En vérité, tout l'excédent du produit du travail par rapport aux nécessités des travailleurs de toutes catégories se trouve sans cesse canalisé vers les seuls vrais capitalistes, par les coups de pompe périodiques opérés par leur instrument perfectionné : *Grandes banques à succursales, grandes banques d'affaires et Bourse.*

On dira: «Vous exagérez; s'il y a quelques groupes de très gros capitalistes, il y a aussi en France un grand nombre de moyens et petits propriétaires.»

Sans doute, il y en a encore, mais ils possèdent beaucoup moins qu'on ne pense. Il a pu se créer un grand nombre de très petits propriétaires possédant quelque bicoque ou lopin de terre; encore faudrait-il savoir quelles dettes ou hypothèques il faut mettre en balance, et aussi quel sera finalement le sort de cette petite propriété après les quelques années de crise que nous subissons.

Par contre, quel a été le sort des fortunes moyennes? Elles ne cessent de disparaître ou de s'amoinrir. Si une faible partie de leurs débris a servi à constituer la multitude des petites propriétés parcellaires dont nous venons de parler, la majeure partie a été absorbée par le gros capital.

Atteints par la division successorale, forcés à des réalisations puis à des emplois en valeurs mobilières, *les capitalistes moyens ont à tout coup perdu.* S'ils se sont reportés sur les rentes d'Etat ou obligations, ils ont été aux quatre cinquièmes ruinés par l'inflation; ils perdront de même encore les neuf dixièmes de ce qui leur reste.

S'ils se sont reportés sur les valeurs industrielles, ceux-là seuls qui ont venu à temps et à tout prix ont sauvé et conservé quelque chose, et maintenant jalousement ils thésaurisent en billets ou en lingots, retirant de la circulation leur reste de capital et provoquant ainsi la paralysie générale.

D'instinct ils sentent, sans comprendre, qu'aussitôt que leur capital est en mouvement, il est soumis au jeu de la pompe aspirante, et ils le cachent.

Leur confiance reviendra quelque jour, et ils seront mûrs alors pour de nouvelles amputations qui ne seront pas perdues pour tout le monde.

Car ce qu'il y a de capital réel subsiste et *rien n'est détruit par la baisse pas plus que rien n'est créé par la hausse.*

Ils avaient autrefois un capital réel; quand ils n'auront plus rien du tout, ce qu'ils avaient n'aura pas disparu, mais aura seulement changé de mains.

Si une fraction aura pu s'émietter en petites propriétés, le principal aura été s'agglomérer au gros capital entre les mains d'une minorité de magnats tout-puissants, de jour en jour moins nombreux et qui, sous l'anonymat du système, sont maîtres du sort des travailleurs et, ce qui est pire, de la Nation tout entière.

Ce qui trompe le public et lui masque cette vérité, c'est qu'on parle à tort et à travers de centaines de millions et de milliards, qui, en fin de compte, ne sont que fiction pure. Et des millions de braves gens croient posséder quelque chose, qui, en vérité, n'ont qu'une illusion.

Le Capital vrai n'est pas illimité et ne s'accroît pas subitement dans des proportions considérables, comme tant de gens se l'imaginent.

Il n'y a de capital vrai que les terres et les richesses naturelles, les immeubles en proportion de leur utilité, l'or ou les produits mis en réserve, les usines et l'outillage utilisable.

La majeure partie est concentrée en très peu de mains, de qui tout dépend et qui par le jeu du système et la puissance de l'organisation du crédit et de l'usure tiennent à leur merci tout le surplus, beaucoup moins considérable qu'on ne pense généralement et extrêmement divisé.

Les responsables sont donc avant tout les financiers et les banquiers, car il ne peut pas y avoir surproduction s'il n'y a pas abus de crédit.

Qu'on supprime le crédit, ou plus exactement qu'on le réglemente et qu'on limite son usage aux strictes nécessités du commerce et de l'industrie, — c'est-à-dire uniquement à des avances sur marchandises dans des conditions bien déterminées, — on supprimera automatiquement la spéculation, car il n'y a pas de spéculation importante sans crédit.

Spéculation supprimée et crédit réglementé, qu'on laisse produire librement et autant qu'on pourra, cela ne provoquera jamais une crise grave ni prolongée.

L'abondance coïncidera alors avec un abaissement des prix de revient, d'où baisse du coût de la vie, d'où puissance d'achat accrue pour le même salaire, et augmentation correspondante de la consommation.

L'édifice reposera dans ce cas sur une base solide et dans un juste équilibre.

Mais cela ne fait pas l'affaire des gros capitalistes et des banquiers dont les intérêts sont contraires.

Pour eux, ce qu'il faut augmenter, c'est la marge des bénéfices qui revient au capital, et c'est pourquoi M. P.-E. Flandin a déclaré dans un discours de décembre dernier :

« Qu'il ne s'agissait pas d'élever la consommation au niveau de la production, mais au contraire d'ajuster la production à la consommation. »

Il aurait pu dire : à la sous-consommation.

L'aboutissement de cette thèse, véritable négation de tout progrès, c'est ce qu'on appelle aujourd'hui la réglementation de la production par des ententes ayant caractère impératif, entre les producteurs de chaque catégorie. Quelque chose comme les « Trusts » appuyés par le gouvernement. Toutes les industries obligatoirement cartellisées.

Il ne s'agit plus d'élever le niveau des conditions de vie du monde du travail — il s'agit de produire juste assez pour que la marge des bénéfices puisse être augmentée.

Autrement dit : pouvoir relever les prix de vente sans augmenter les salaires.

Si, en vérité, les financiers et les banquiers sont les vrais responsables de la crise, ils ne sont pas les seuls.

L'Etat y a sa forte part.

Accroissement formidable des dépenses, emprunts continuels dont il faut servir les rentes, nous sommes loin des belles promesses qui avaient accompagné la création de la Caisse d'amortissement.

En être arrivé à considérer comme un capital le nominal des rentes d'Etat, c'est évidemment une curieuse déformation, surtout quand la plupart des éléments d'actif que possède l'Etat : chemins de fer, téléphone, ou autres n'arrivent pas à fonctionner sans l'appoint du budget. Nous reviendrons sur ce point.

Car, enfin, où est-il le capital que représente un titre de rentes sur l'Etat?

En quoi consiste-t-il?

Il ne représente rien d'existant, rien de réel, qu'un droit à une fraction de ce qui, par l'impôt pourra être pr. levé, dans l'avenir, sur la production, c'est-à-dire sur le travail.

Et les lois sociales? Elles ne donnent aux malades, aux incapables, aux chômeurs, aux vieillards, que des pensions et des retraites de misère, même pas de quoi leur éviter de mourir de faim. Et pourtant elles coûtent cher.

L'intention était d'en faire porter la charge par les possédants. Est-ce ainsi que les choses se passent? Pas le moins du monde.

Qui paye, si ce n'est le consommateur, c'est-à-dire en fin de compte la masse des travailleurs?

Y a-t-il reprise sur le capital? En aucune manière.

Toutes les charges sont incorporées dans les prix de vente, par ricochet dans le coût de la vie, dans le coût de la construction, puis dans les loyers.

On se plaint que les commerçants et les industriels veulent gagner trop et calculent leurs prix en fonction de leurs charges totales. Il faudrait qu'ils soient héroïques pour faire autrement.

Ainsi toutes les charges sociales et tous les impôts directs aussi bien qu'indirects retombent fatalement à la fin, qu'on le veuille ou non, sur la masse des travailleurs.

Ce qui prouve qu'on ne peut pas faire du socialisme, même partiel, en régime capitaliste.

De tout cela il ressort qu'il y a deux éléments responsables du désordre et du déséquilibre qui ont engendré la crise :

— Le capitalisme par ses abus.

— L'étatisme par son incohérence.

Le premier, âpre au gain, anonyme, accapare toutes les réserves nationales pour les jeter dans des opérations de prêts internationaux ou pour des entreprises à l'étranger. Ce qui fait que tout l'organisme économique national est exsangue et privé de toute la circulation qui est nécessaire à sa vie.

Le second, incohérent, achève le déséquilibre, s'imaginant opérer une juste reprise sur le capital, alors qu'il n'a d'autre effet que de ruiner toute épargne et de consommer par avance une partie du travail des générations à venir, sans qu'il en résulte en fin de compte la moindre diminution du capital réel entre les mains des vrais capitalistes.

EDGARD DE VIGAN.

Une fête de l'éloquence

CONSCIENCE de ROI!...

Panegyrique du Roi Albert

PAR LE

PÈRE SANSON

«... le plus fameux de nos orateurs sacrés.»

«... la plus belle voix de l'éloquence française...»



Il y aura foule les 16 et 17 mars prochain, à 5 heures, dans la grande salle des fêtes du Collège Saint-Michel, pour entendre l'illustre orateur exalter le « noble et grand Souverain dont la mort sera certainement aussi exemplaire que la vie... », qu'il faisait applaudir, le 17 février 1934, dans cette même salle, à l'heure où, là-bas, à Marches-Dames, le roi Albert expirait...

Cartes numérotées à 5, 10, 15, 20 et 25 francs, chez Lauweryns, 20, Treurenberg.

Cette conférence sera faite également : à Anvers, le 19 mars; à Gand, le 20 mars; à Charleroi, le 22 mars; à Tournai, le 23 mars; à La Louvière, le 25 mars; à Liège, le 26 mars.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Le Bréviaire aux laïcs

M. l'abbé Rodolphe Hoornaert, neveu du chanoine-poète Hoornaert, si avantageusement connu par ses belles études sur sainte Thérèse, écrivain, et saint Jean de la Croix, versé dans la liturgie et la mystique et donc absolument qualifié pour sa nouvelle mission, entreprend de répandre parmi les laïcs l'usage de la prière des prêtres, de la prière officielle de l'Église, le Bréviaire. C'est le but qu'il se propose en publiant un opuscule in-18 de 182 pages, aux Editions de la Vigne, Bruges, sous ce titre : *Le Bréviaire aux mains des laïcs*. La préface laudative du R^me dom Théodore Nève, Abbé de Saint-André, nous garantit le pur esprit bénédictin de l'ouvrage.

L'ouverture de cette campagne en faveur de la diffusion du Bréviaire, soit dans son texte original, soit dans quelque traduction française ou flamande, est le corollaire de la propagande en faveur de la pratique du Missel. Il y a trente ans, le Missel n'avait guère quitté l'autel, il est descendu dans la nef aux mains des fidèles. L'Office divin semble le monopole exclusif des prêtres, religieux, moniales officiellement députés à cet effet : est-ce une raison de croire que le bréviaire restera confiné dans la caste sacerdotale et monastique ?

M. l'abbé Hoornaert est persuadé du contraire : s'il était connu, si les trésors qu'il recèle leur étaient révélés, il est assuré du succès. De là ce livre qui vise même très haut, car la thèse qu'il défend dépasse la moyenne et même l'élite des pieux laïcs. Elle revient à dire que le bréviaire est le livre de prières idéal, assorti à toutes les âmes, à tous les états de vie spirituelle. L'Eucologe par excellence, puisqu'il est la prière de louange de l'Église inspirée par l'Esprit-Saint, le mystérieux colloque de l'Épouse et de l'Époux.

Partant de l'échelon le plus bas de l'échelle mystique pour monter jusqu'à l'échelon suprême, l'auteur démontre que le bréviaire est le livre de prière des commençants, des progressants, des parfaits. Il est, en effet, l'instrument de la plus belle prière vocale, le manuel achevé de la méditation discursive, le recueil le plus riche en formules de l'oraison affective, le soutien le plus puissant de l'oraison contemplative. Je reconnais que les superlatifs sont de moi mais ils sont suggérés par le texte.

Au demeurant, M. Hoornaert ne se borne pas aux affirmations massives. Loin de là, en dialecticien consommé, il commence par abattre les objections, puis fait défiler les arguments en colonne serrée, enfin vérifie la théorie par des applications et exemples.

L'auteur sent bien qu'il bouscule de vieilles habitudes et que, partant, pour provoquer une réaction salutaire, il importe d'unir à l'habileté des gradations la vigueur de l'argumentation. Il rencontrera certainement des oppositions assez vives sur certains points où il semble affronter des expériences séculaires en faveur de tel manuel d'exercices spirituels qui a fait ses preuves sans avoir rien de commun avec la liturgie. Mais, tout compte fait, j'estime que l'auteur gagnera sa cause auprès d'une élite qui ne s'effraie pas des formules trop absolues. Ce serait déjà belle partie gagnée que de pouvoir familiariser une élite avec la récitation du Saint Office, complète le dimanche, partielle en semaine, et aussi d'introduire dans les séminaires la psalmodie de Fromé en manière de

prière du matin, celle de Camptus, en manière de prière du soir, et de généraliser, peut-être, l'emploi des Laudes pour l'action de grâces. Je note que ce dernier point est de mon invention.

Il est manifeste qu'à s'associer quotidiennement à la louange de l'Église, on a l'immense avantage de se dépêtrer du petit moi, de voir s'élargir les horizons de sa spiritualité, de vivre à fond la vie du Cycle, de vivre la vie liturgique.

Jusqu'à présent, s'il m'est permis d'alléguer du déjà vu, je n'ai rencontré que deux laïcs fidèles au Saint Office, un magistrat et un professeur d'Université et vraiment ils étaient d'une trempe spirituelle spéciale des chrétiens de marque, d'une haute et féconde piété. Le sacerdoce inchoatif de leur baptême s'était merveilleusement affiné et développé. Très occupés l'un et l'autre, et trouvant le temps, en économisant peut-être la conversation avec les hommes, de converser avec Dieu. Il y a certes encore des demeurants d'un autre âge, du temps des Livres d'heures qui sont restés fidèles à la piété liturgique que depuis la Renaissance, a détrônés la piété individualiste. On y reviendra, aux saines traditions depuis longtemps interrompues, par la raison qu'ayant repris goût par l'usage du Missel aux splendides formules de la prière d'adoration, de louange, de réparation, d'imploration, vivifiées par l'inspiration céleste, on sera de plus en plus rebuté par la sécheresse ou la sentimentalité outrée de tant de manuels en vogue. Le fond du bréviaire est le psautier et le psautier est le chef-d'œuvre des recueils de prières, parce qu'il coule de source inspirée, parce qu'il est le jaillissement le plus complet de tous les sentiments de l'âme en commerce intime avec Dieu que le psalmiste interpelle, apostrophe comme s'il Le voyait; parce que le psalmiste Le caresse de ses louanges, conjure sa colère, Lui crie sa misère, L'adjure de le sauver, et tout cela avec des accents capables de fendre les cieux! Il n'y a pas un état d'âme, pas une épreuve, pas une espérance ni un désespoir qui ne trouvent dans ces chants sacrés l'expression adéquate. Le psautier ravissait saint Augustin parce que cette lyre frémissante s'accordait à sa lyre intérieure, mais aussi parce que sa pensée géniale et son cœur de saint y découvraient le Christ et ses mystères prédits, préfigurés, typifiés.

Et ces psaumes s'enguirlandent d'antennes qui donnent le thème de chaque chant, s'adornent d'hymnes, de cantiques, d'une poésie populaire charmante qui repose l'esprit et souvent le réjouit. C'est un ensemble divin et humain qui donne à toutes les aspirations de l'âme une extrême satisfaction.

Le sacrifice de louange est appelé par le sacrifice de la messe, il le prépare et le prolonge; l'un ne va pas sans l'autre. N'exagérons pas cependant. La part du simple fidèle à la célébration de la messe est autrement considérable que sa part dans la récitation du Saint Office : à la messe, le fidèle est co-offrant, comme l'attestent ces paroles du Canon, *Nous, vos serviteurs (les prêtres) et Votre peuple saint*, et encore, *Mon sacrifice et le Vôtre*. Tel n'est pas le rôle du simple fidèle devant le chœur officiel des délégués de la Prière publique.

La vignette de la première page situe au centre d'un planisphère partagé entre la nuit et le jour le calice duquel émerge l'Hostie et fait régner autour de ce soleil comme les signes du Zodiaque les heures de l'Office, dans la nuit, au-dessus du calice les trois Nocturnes des Matines, à gauche les Complies, à droite les Laudes, passant celles-ci, des ombres à la clarté du jour, puis

se succédant en plein jour Prime, Trece, Sexte et Vêpres rejoignant Complies. Symbole saisissant de la Liturgie de la messe rayonnant sur toutes les parties de la journée dont elle est l'événement central.

Voilà l'idéal dont M. l'abbé Hoornaert cherche à rapprocher les laïques, en les persuadant de l'excellence de ces prières consacrées qui prennent toutes les formes, répondent à tous les besoins, procurent tous les fruits désirables pour l'Eglise universelle, pour ses intentions spéciales, pour les nôtres. Lisez cet opuscule, vous serez frappé de l'adaptation du bréviaire à toutes les exigences du jour et de la nuit, à la pratique de toutes les dévotions, bref, vous découvrirez dans le Bréviaire des ressources inépuisables pour toutes les vicissitudes de la vie spirituelle.

* * *

Mais il est clair qu'il faut briser l'écorce pour goûter le fruit, dépasser la lettre et s'imprégner de l'esprit. Le Bréviaire ne sera pas l'instrument parfait de la prière vocale, s'il ne devient pas manuel de méditation.

Il en fut ainsi aux origines, la nuit des Vigiles faisant alterner le chant des psaumes et la méditation sur ces textes. Plus tard, les homélies sortirent du troisième nocturne. Puis les moines, fidèles à la règle de saint Benoît, mettront d'accord la voix qui chante et l'esprit qui réfléchit. De la méditation libre on passait aux formes de la méditation méthodique, ordonnée, de plus en plus systématisée pour répondre aux exigences intellectuelles de la Renaissance et de l'humanisme. C'est l'époque des Exercices. On sait la vogue immense des Exercices de saint Ignace, « merveilleuse méthode d'assouplissement de l'âme », dit un peu chichement l'auteur de ce livre puissant d'où est sortie la Compagnie de Jésus. Cela n'empêche pas l'auteur de démontrer la précellence du Bréviaire médité, parce qu'il met en contact profond avec le ministère sacerdotal du Christ en tant que Docteur, parce qu'il nous abreuve aux sources authentiques de la vraie dévotion, à savoir l'Ecriture Sainte qui remplit le Bréviaire et la Tradition, enfin, parce que le Bréviaire est un livre composé par l'Eglise et pénètre de son esprit communicatif.

Toutes ces raisons, défendues d'ailleurs avec finesse contre les objections, trouvent une confirmation solide dans les applications pratiques fournies par l'auteur. Avec une étonnante ingéniosité, l'auteur, après l'exposé théorique, fait voir par des exemples, d'abord, l'Office de l'Exaltation de la Sainte Croix (14 septembre) tous les éléments constitutifs de l'oraison discursive, à savoir : 1^o la mise en train, la constitution de la présence de Dieu dans l'Invitatoire; 2^o la mise au point des facultés dans l'hymne des Matines (Chante, ô ma langue, les lauriers d'un glorieux combat); 3^o les préludes ou propositions du mystère dans l'hymne de Laudes.

Puis vient II le Corps de la méditation divisée en trois points : 1^o nocturne, le fait préfiguré par le serpent d'airain; 2^o deuxième nocturne : le fait historique; 3^o troisième nocturne, l'homélie renfermant la leçon. Enfin, la récolte des fruits qui sortent des textes abondants : meilleure intelligence de la Croix et de la messe, reconnaissance, acceptation des Croix, etc.

Pareille méditation précédant la messe, faisant suite à la récitation, sera comme la Vigile de la messe et en accroîtra la fécondité.

L'auteur applique encore la méthode moderne à l'Office des Sept Douleurs de la Vierge et il faut loyalement reconnaître que faisant corps avec le saint sacrifice elle en centuple la valeur spirituelle.

Préchant apparemment les laïcs, c'est le clergé que vise pareille démonstration. Je crois que les prêtres lui répondront : C'est très beau, mais à la condition d'une préparation importante, autrement

laborieuse que la lecture des points à méditer que le sommeil couvre pour les faire éclore le lendemain matin. Ici, il faut par l'analyse de l'Office dégager tout un plan de méditation, sans pouvoir se flatter toujours de rivaliser avec M. l'abbé Hoornaert.

* * *

Ayant brillamment réussi ce tour de force de couler l'office dans le moule classique de l'oraison discursive, ce n'était plus qu'un jeu pour M. l'abbé Hoornaert de faire sortir d'un office la méditation dite affective, soit ordinaire, soit de simplicité ou de recueillement, en s'autorisant des exemples de saint Augustin, de saint Bernard, de Bossuet, de Newman, de Pie X, de beaucoup d'autres. Une foule d'âmes pieuses, d'écrivains ascétiques ont su manier le Bréviaire, sans s'attarder aux considérations multiples qui défraient l'oraison discursive, mais en ne s'arrêtant d'abord qu'à un sentiment général et diffus pour faire jaillir de ce foyer de petites étincelles, avant de se poser sur une parole d'accent personnel où l'âme s'abandonnera tout entière. Ainsi s'élargit l'affectivité spirituelle, ainsi se diversifie-t-elle, ainsi sa sincérité s'approfondit. « Le propre de la liturgie, dit dom Ryelandt, cité par l'auteur, est de nous suggérer des dispositions d'âme sincères. »

Et suivent des applications qui forcent l'adhésion, plus aisément qu'à la thèse précédente : application à une seule phrase, se disant à soi-même ce que murmurent les lèvres; application aux antiennes de l'office de l'Immaculée Conception; en troisième lieu, à l'office complet de sainte Agathe, pris comme objet synthétique d'oraison affective, provoquant des pensées de joie, d'admiration, d'amour de la pureté.

Ne s'arrêtant pas là, l'auteur prend son vol jusque dans la sphère de l'oraison contemplative pour démontrer l'excellence de l'union étroite entre la prière de l'Eglise et ce mode sublime d'oraison. J'ai été particulièrement heureux de relever ici sous la plume de M. Hoornaert une admirable citation de l'éminent religieux qui fut sans conteste dans notre pays le promoteur éclairé et énergique de la renaissance liturgique, dom Lambert Beauduin. « L'âme, a-t-il écrit, qui, par la liturgie de chaque jour et de chaque heure, se plaçant sous l'influence du Prêtre éternel, devient la voix de l'Eglise et dès lors de l'Esprit-Saint, fait passer par ses lèvres et par son cœur ces psalmodies et ces lectures saintes que l'Esprit-Saint jadis inspira aux voyants, s'abandonne en esprit de foi et d'amour à la Mère des Saints, en qui circule le grand courant de la vie surnaturelle, l'âme qui vit ainsi pourrait-elle dans ce commerce habituel ne pas puiser le désir ardent et la force de contempler Celui avec lequel, à toutes les heures du jour et de la nuit, elle s'entretient si intimement? »

L'âme, favorisée des grâces d'union, trouve dans l'office le chant nuptial, l'épithalame de l'Epouse louant son Epoux avec ses propres paroles. Ajoutez à cela que, prévenue de lumières spéciales, elle découvre dans les textes sacrés des profondeurs inouïes.

Cela dit, l'auteur qu'aucune élévation ne fait reculer, montre comment les prières du Bréviaire s'harmonisent avec les états d'oraison tels que les a énumérés sainte Thérèse : l'oraison de recueillement, l'oraison de quiétude, l'oraison d'union ou « les paroles de l'Esprit-Saint dans l'office font sur l'âme une impression si forte qu'elle en est imbibée jusqu'en sa substance; enfin, l'état-sommet, le mariage spirituel, où l'âme est totalement unie, en sa substance, en ses facultés, d'une manière durable. Alors l'office devient pour les privilégiés le canal authentique de leur prière; les paroles de l'office leur font oublier les souffrances de la nuit du sensible, allègent les angoisses de la nuit de l'esprit, elles fouettent le désir insatiable, elles dilatent, elles plongent l'âme en une paix profonde.

L'auteur donne des applications et des exemples de la récitation du Bréviaire, soutenant l'âme mystique.

« Psalmodier ou méditer l'office dans ces dispositions, dit-il en terminant, donne une plénitude que seuls peuvent apprécier les mystiques. » Ce n'est qu'à ce degré que l'âme peut se rendre compte des horizons illimités de cette prière, des trésors infinis qu'elle renferme et que l'office est vraiment compris de cette manière, la *respiration amoureuse de l'Epouse endormie sur le sein de son Epoux*, de l'Eglise unie au Christ.

Après cela, si les laïcs ne sont pas alléchés par le Bréviaire, ils sont bien difficiles. Qu'ils en tâtent, ils s'y trouveront à l'aise dans leurs plus hautes contemplations!

Pour nous, émerveillés de ces sublimités et plus confondus encore qu'émerveillés, nous nous efforcerons de réciter un peu moins imparfaitement ce Bréviaire qui devrait être notre *dulce onus*, un doux fardeau.

J. SCHYRGENS.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la fin de l'étude de M. Edgard Heuchamps sur L'Expansion de l'univers et l'âge du monde.

Loterie Coloniale

8^e TRANCHE

BILLETS VIOLETS

Mêmes modalités que pour la 7^e tranche

Un gros lot de 5 millions

et 111,130 AUTRES LOTS totalisant 25 MILLIONS

Prix du billet : 50 francs

TIRAGE : Au plus tard le 15 mars 1935



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13 RUE ROYALE
BRUXELLES

COUSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE
DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE
25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES



R. R. RADIO

SOC. ANON.
BELGE

Tél. 21.66.98-21.66.99

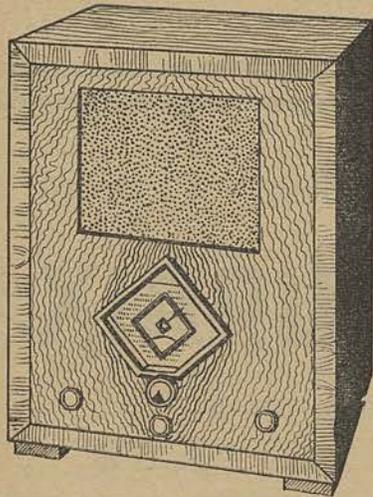
44-46, rue des Goujons

Anderlecht-Bruxelles

SÉRIE 1935

LES MEILLEURS APPAREILS A PARTIR DE

875 francs

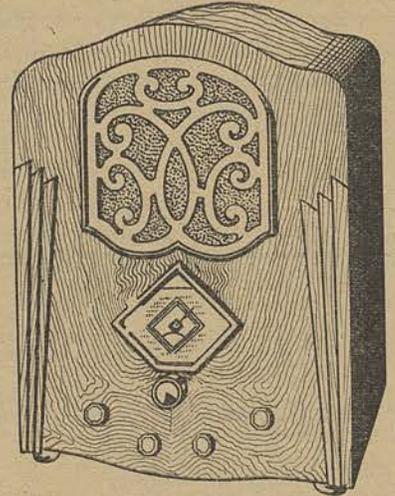


Appareils spéciaux pour pays lointains à ondes courtes.

Spécialité de récepteurs sur batteries à très faible consommation.

Prix spéciaux pour Missionnaires

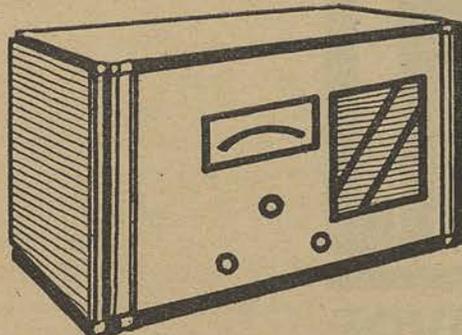
GARANTIE FORMELLE D'USINE BELGE



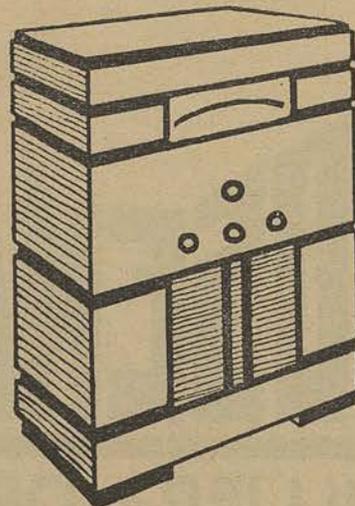
LA PREMIÈRE DES MARQUES BELGES

“SEMDA” RADIO

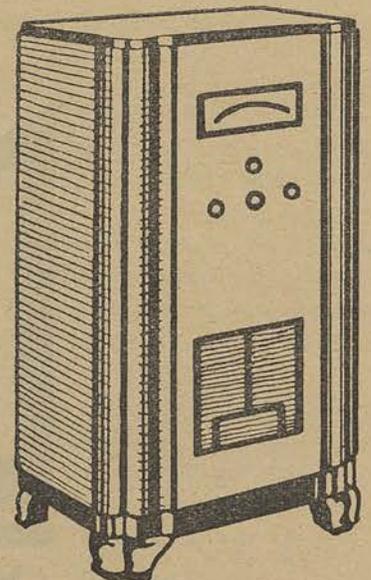
LES 3 CREATIONS POUR 1935



SOLANGE 59 x 34 x 25 cm.
1875 frs



LILIANE 55 x 43 x 25 cm.
2750 frs



MICHELINE 100 x 60 x 40 cm.
3675 frs

SÉLECTIVITÉ

Deux qualités que l'on a crues longtemps inconciliables. « SEMDA » a réussi ce prodige de les réunir dans le même appareil.

Aussi sélectif que les superhétérodynes les plus poussés, « SEMDA » l'emporte par la pureté, en reproduisant intégralement sans déformation, toutes les nuances.

C'est pourquoi nous osons suggérer de demander à votre fournisseur une démonstration **COMPARATIVE**.
Votre opinion sera celle de tous les connaisseurs : « SEMDA » prime sur toute la ligne.

Si votre électricien ne vend pas de radio « SEMDA », écrivez à la

Société Industrielle du Son “SEMDA”

Avenue Gribaumont, 97

Tél. 34.16.26

BRUXELLES (Cinquantenaire)

qui vous indiquera le distributeur officiel le plus proche.